



HAL
open science

SANT' APPIANU de SAGONE. Origine et destin d'un centre du pouvoir

D. Istria

► **To cite this version:**

D. Istria. SANT' APPIANU de SAGONE. Origine et destin d'un centre du pouvoir. 2022. halshs-03913128

HAL Id: halshs-03913128

<https://shs.hal.science/halshs-03913128v1>

Submitted on 7 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ARAC



ORMA LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE



7 SANT'APPIANU de SAGONE
Origine et destin d'un centre du pouvoir

ORMA
LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE

SANT'APPIANU de SAGONE
Origine et destin d'un centre du pouvoir

ORMA

LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE



SANT'APPIANU de SAGONE

Origine et destin d'un centre du pouvoir

Auteurs

Guillaume DUPERRON, Service archéologie préventive de Sète agglomération méditerranéenne, chercheur associé ASM UMR5140, Montpellier, France

Matthieu GHILARDI, CNRS UMR 7330 CEREGE, Aix Marseille Université, IRD, Collège de France, Aix-en-Provence, France

Daniel ISTRIA, CNRS, Aix Marseille Université, LA3M, Aix-en-Provence, France

Mario ZANNIER, commune de Vico-Sagone

Avec la collaboration de :

Louis BELGODERE

Anne-Gaëlle CORBARA, Membre associée CNRS, Aix Marseille Univ, LA3M, Aix-en-Provence, France

Joël FRANÇOISE, ARC Numismatique

Emmanuel PELLEGRINO, Service archéologie patrimoine, ville de Fréjus

Jordan LATOURNERIE

Émilie TOMAS, Responsable d'opération, Arkemine SARL, membre associée CNRS, Aix Marseille Univ, LA3M, Aix-en-Provence, France

Relecture

Gildas LE MARCHAND

Marie-Laure MARQUELET

Coordination de l'ouvrage

Daniel ISTRIA, CNRS, Aix Marseille Université, LA3M, Aix-en-Provence, France

ASSOCIATION POUR LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE EN CORSE (ARAC)

*Tous droits de reproduction,
de publication, de traduction
réservés pour tous pays.*

© ARAC Éditions
20167 Villanova

<https://www.araceditions.com/>

ISBN : ISBN 978-2-9549323-7-8



■ Vestiges de l'ancienne cathédrale Sant'Appianu à Sagone.



INTRODUCTION

Située sur la côte sud-ouest de la Corse, à une trentaine de kilomètres au nord d'Ajaccio, la petite station balnéaire de Sagone est connue aujourd'hui pour sa douceur de vivre et le charme de ses plages. Il n'en a pas toujours été ainsi. Tout au long des Temps modernes le lieu, désolé, est réputé malsain et inhospitalier. Infesté par la malaria, il n'est fréquenté qu'épisodiquement par quelques agriculteurs. Seule l'ancienne cathédrale Sant'Appianu (Saint-Appien), érigée au XII^e siècle au cœur d'une petite agglomération portuaire d'époque romaine, rappelle que jadis Sagone fut un centre du pouvoir dynamique rayonnant sur un vaste territoire.

Au XIX^e siècle, de rares voyageurs en quête d'aventure et d'exotisme, émerveillés comme le fut Gustave Flaubert par la lumière, la beauté de la nature sauvage, l'odeur des myrtes et la brise marine, trouvent pourtant ici un prétexte à des rêveries romantiques.

Découvrant les vestiges, Antoine-Claude Valéry se laisse ainsi emporter dans une brève évocation impressionniste de « quelques restes de palais ... et d'une ville autrefois splendide ».

Les maigres vestiges encore visibles ne sont alors plus que l'image évanescence d'un chef-lieu de diocèse dont la splendeur passée est à jamais anéantie. La vieille cathédrale sert désormais de grange et d'abri pour les animaux. En 1686, le compte rendu de la visite apostolique de Mgr Spinola signale déjà un « édifice ruiné [...] dont ne subsistent, de quatre côtés, que des murs peu élevés au-dessus du sol et qui, d'après ce qu'on dit, avait servi d'église ». Même un spécialiste comme Prosper Mérimée, envoyé dans l'île pour inventorier les antiquités, reste indifférent face à l'édifice de culte ancien qu'il qualifie de « sans importance » ; il passe son chemin sans perdre plus de temps.

Il faut attendre 1895 et la publication de l'ouvrage de Mgr de la Foata intitulé *Recherches et notes sur l'histoire de l'Église en Corse*, pour avoir une première véritable description des vestiges.



■ L'agglomération et le golfe de Sagone.



■ Détail de la carte « Isle de Corse » (Nicolas Sanson, 1600-1667). Sagone est représenté par trois petites tours accompagnées de la légende « Sagona distr. » (Sagone détruite).



■ « Vue de l'emplacement de l'ancienne Sagona ». Gravure tirée de l'ouvrage « Histoire illustrée de la Corse » de Jean-Ange Galletti, publié en 1863. On peut y voir sur la droite l'église de Sagone, complètement isolée, ainsi que la tour qui domine l'entrée de la baie.

L'évêque d'Ajaccio fait alors un précieux état des lieux tout en donnant d'importantes informations historiques collectées dans les archives diocésaines, aujourd'hui inaccessibles ou perdues.

Les premières fouilles archéologiques sont entreprises en 1963 sous la direction de Geneviève Moracchini-Mazel. Durant une vingtaine d'années, la chercheuse concentre son attention sur les édifices de culte. Sous les églises superposées du XVIII^e et du XII^e siècle, elle met ainsi au jour une basilique paléochrétienne et un baptistère. L'habitat antique et sa nécropole ne sont révélés que bien plus tard, à la fin des années 1980 et 1990, par deux fouilles de sauvetage effectuées dans la partie sud du site, l'une conduite par Olivier Jehasse l'autre par Henri Marchesi.

La richesse, la diversité et l'originalité des informations collectées durant près de quarante ans ont soulevé un grand nombre de questions s'inscrivant dans une réflexion générale à la fois sur les systèmes de peuplement de l'Antiquité et du Moyen Âge, ainsi que sur l'organisation de l'Église de Corse. Ces premières données invitaient en effet à s'interroger sur la nature de l'établissement antique, sur sa place dans les réseaux locaux et méditerranéens, mais aussi sur les processus qui ont conduit à son élévation au rang de siège épiscopal puis à son déclassement et enfin à son abandon à l'aube du XIX^e siècle.

Ces interrogations sont à l'origine d'un nouveau programme de recherche collectif mis en place en 2008 et poursuivi sans discontinuité jusqu'en 2017. Porté par le CNRS, financé par le Ministère de la Culture, la Collectivité territoriale de Corse et la commune de Vico, il repose sur une relecture de la documentation écrite ancienne, une analyse architecturale de l'édifice conservé en élévation, des prospections-inventaires, des études géoarchéologiques et des fouilles archéologiques, programmées comme préventives.

Toutes ces investigations livrent aujourd'hui une image complètement renouvelée de l'histoire de Sagone.

1- AVANT SAGONE

Un espace sacré de l'âge du Bronze final

Alors que la basse vallée du Liamone fait l'objet d'une occupation et d'une exploitation importante dès le Néolithique, vers 3000 avant notre ère, celle de Sagone, bien que toute proche, semble jouer un rôle bien moins attractif pour la population de la microrégion. Les Hommes ont pourtant fréquenté le secteur près d'un millénaire plus tôt, peut-être à la recherche le long du littoral et sur les berges de la lagune de gibier, de poissons et de coquillages ou de matières premières, comme l'argile, les roseaux ou les joncs. Ils n'ont toutefois laissé que des traces très ténues de leur passage qui se résument à quelques lamelles d'obsidienne.

Ce n'est que durant l'âge du Bronze, à partir de 1800 avant notre ère environ, que des communautés s'installent durablement dans le secteur. Leurs habitats sont situés en hauteur, sur la crête qui domine la vallée à l'ouest, et en amont sur un éperon rocheux tourné vers l'intérieur des terres. Dans les deux cas le perchement et la présence de remparts confèrent à ces établissements, somme toute assez modestes, un caractère défensif affirmé. La plaine littorale a naturellement attiré l'attention de ces populations qui y pratiquent la céréaliculture et y font paître leurs troupeaux. Cette plaine a alors une configuration bien différente de l'actuelle. Le trait de côte est à environ 500 m à l'intérieur des terres par rapport à celui que nous connaissons aujourd'hui. Le cours principal du Sagone s'écoule à l'est alors qu'à l'ouest s'est formé un vaste marais d'eau douce dont la superficie pourrait atteindre 1 km².



■ Statue-menhir Sagone I.

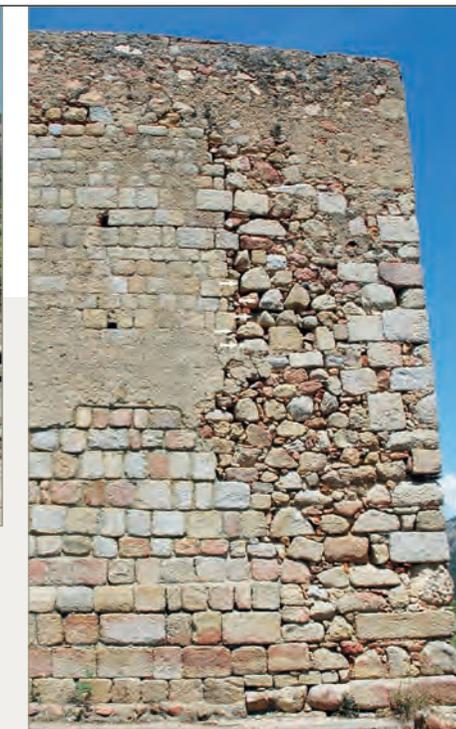
Vers les années 1100 avant notre ère, il est inondé par la mer qui atteint donc son extension maximale entraînant un bouleversement environnemental : salinisation des eaux, probable modification de la flore et adaptation de la faune. À un moment encore assez imprécis, mais vers la fin du deuxième millénaire, les spécificités de cet espace ont conduit les habitants à le placer sous la protection symbolique de statues-menhirs. Elles représentent peut-être quelques ancêtres importants de la tribu élevés au rang de héros. Comme bien souvent, ces monuments sont ici associés à l'eau et à un terroir dont l'occupation est ainsi sacralisée.

Au moins trois de ces statues-menhirs (Sagone II, III et IV) pourraient avoir été regroupées sur la butte de Sant'Appianu où elles se trouvent encore aujourd'hui, mais en position secondaire et remployées dans les murs de l'église. Une quatrième était peut-être isolée en bordure immédiate de la zone humide et à environ 1 km au nord des précédentes (Sagone I).

Toutes quatre présentent des caractéristiques morphologiques homogènes. Sur le corps, plutôt trapu par rapport aux exemplaires du nord de l'île, mais plus fin que ceux de la région de Sartène et du Valinco, sont représentés les pectoraux et les omoplates. Les armes sont en revanche absentes, les épaules marquées et la tête est bien dégagée. La bouche ainsi que les yeux sont indiqués par des cupules assez profondes. Les oreilles sont très saillantes et la nuque bombée peut évoquer aussi bien une chevelure que le casque d'un guerrier. Ces spécificités sont communes aux statues-menhirs de l'âge du Bronze final que l'on rencontre dans le centre-ouest de l'île, depuis la vallée de la Gravona au sud, jusqu'au Niolo et à la Balagne au nord.



■ Statue-menhir Sagone II, située dans l'angle sud-est de la chapelle du XVIII^e siècle.



■ Statue-menhir Sagone IV, formant l'un des jambages de la porte nord de la chapelle du XVIII^e siècle.

■ Localisation des possibles fragments de statues-menhirs dans la façade sud de la chapelle du XVIII^e siècle.



■ Statue-menhir Sagone III, située dans l'angle nord-est de la chapelle du XVIII^e siècle.



■ Le Castellu di a Volta.

Une ouverture sur la Corse de l'intérieur et sur la Méditerranée

Dans le courant du premier millénaire avant notre ère le peuplement de la vallée devient plus dense. De nouveaux habitats, tout aussi modestes, voient le jour à l'intérieur des terres.

L'un d'eux, occupé de manière continue entre le III^e siècle av. J.-C. et le changement d'ère, s'impose cependant par ses caractéristiques très particulières et son étendue qui en font l'un des établissements les plus importants de la partie occidentale de l'île. Implantée à une

dizaine de kilomètres de Sagone, cette imposante fortification est connue aujourd'hui sous le nom de *Castellu di a Volta*. La partie sommitale du site est défendue par un vaste système de larges enceintes concentriques en pierre sèche de plusieurs mètres d'épaisseur par endroit. À l'intérieur, des structures rectangulaires correspondent probablement à des habitations construites elles aussi en pierre sèche et originellement couvertes de larges tuiles plates.

Sa fonction pourrait être avant tout militaire comme le laissent facilement imaginer ses structures défensives et la présence d'un casque de soldat. Sa position sur un relief de 581m d'altitude lui



■ Monnaies découvertes sur le site de *Castellu di a Volta* :
 [1] Denier, République romaine, 115-114 av. J.-C., Rome [Tête casquée de Rome / Victoire en bige tenant les rênes et une palme].
 [2] Denier, République romaine, 88 av. J.-C., Rome [Tête d'Apollon / Cheval au galop].

permet de dominer les vallées de Sagone et de Paomia et une très longue portion de côte. Il est aussi en communication visuelle avec une série de fortifications contemporaines de bien moindre importance, mais présentant des caractéristiques assez proches. Par ailleurs, le choix de son implantation n'est peut-être pas indifférent aux richesses naturelles de la microrégion et particulièrement à la présence de minerais de fer, de cuivre, de plomb, d'argent, d'étain ainsi qu'aux vastes forêts de pins pouvant faire l'objet d'une exploitation et dont l'existence à cette époque précise est documentée par les analyses palynologiques.

La rareté de la céramique de production locale, l'abondance des monnaies frappées à Rome et d'amphores provenant d'Espagne ainsi que du sud de l'Italie, de même que la découverte d'une épaisse plaque de bronze portant une longue liste de noms de personnes qui, selon les spécialistes, pourraient être d'origine italique, suggèrent qu'il s'agit là d'un établissement romain fondé au moment de la conquête de l'île.

Cependant, la méconnaissance de ce type de fortification nous oblige à envisager d'autres interprétations dont celle d'un habitat indigène privilégié, très ouvert au commerce extérieur. Peut-être faut-il alors aussi imaginer qu'il disposait d'un statut de chef-lieu, à la

tête de l'un de ces territoires promus au rang de cité pérégrine dans le courant du I^{er} siècle avant notre ère.

Dans un cas comme dans l'autre, la modification du système de peuplement n'implique pas un abandon de la zone littorale. Celle-ci connaît à ce moment des transformations importantes. Depuis le IX^e siècle, un fort alluvionnement provoque un apport sédimentaire massif générant un mécanisme de progradation deltaïque rapide et édifiant des cordons littoraux sableux. Le trait de côte se déplace alors vers le sud permettant la formation graduelle de la plaine. Le cours du Sagone migre lui aussi progressivement et régulièrement vers l'ouest. Des lagunes et des marais se forment.

À l'aube de notre ère, cet environnement peut ainsi offrir les conditions favorables à l'installation d'abris et de lieux d'atterrage pour les navires, nécessaires aux échanges qui connaissent à ce moment un fort développement sur toute la côte occidentale de l'île. Des céramiques d'importation et des monnaies, bien que rares, témoignent de la fréquentation du secteur aux II^e-I^{er} siècles av. J.-C. Sagone pourrait désormais jouer un rôle nouveau et essentiel. Il s'impose comme un lieu de passage, comme une ouverture sur la Corse de l'intérieur et sur la Méditerranée.

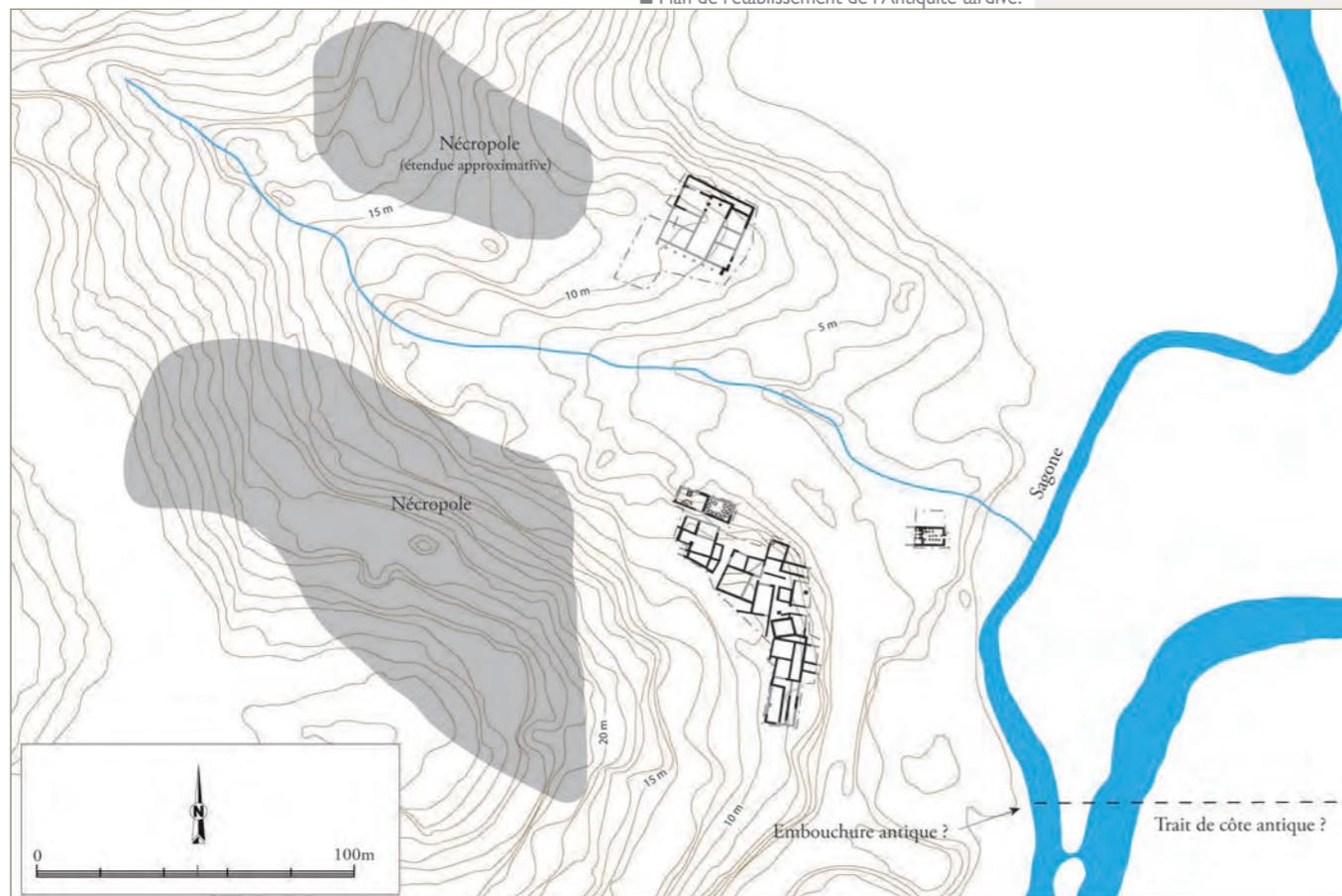
2 - L'AGGLOMÉRATION DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE

Durant la seconde moitié du II^e siècle un premier habitat voit le jour sur le versant droit de la vallée. Il est placé en position dominante par rapport à un étroit bras de mer qui mêle eau douce du fleuve et eau marine, permettant peut-être aux embarcations d'accoster au pied du site, à quelques mètres seulement des habitations. La fonction

portuaire du lieu paraît jouer un rôle tout à fait déterminant dans le choix de son implantation, mais aussi dans son développement.

On connaît cependant très mal cet établissement jusqu'à la charnière des III^e et IV^e siècles, moment où il fait l'objet d'une reconstruction globale.

■ Plan de l'établissement de l'Antiquité tardive.



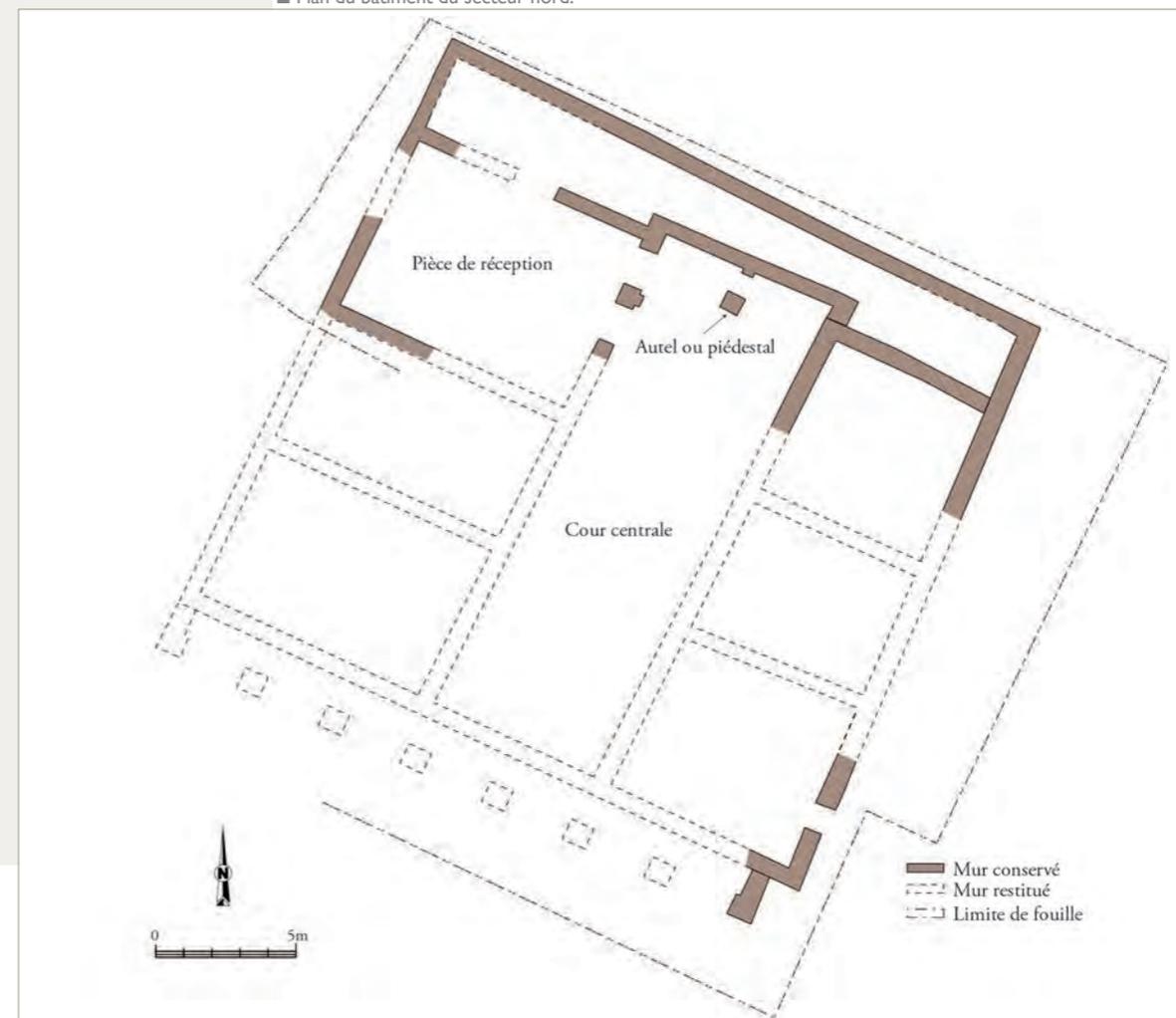
Le bâtiment d'accueil du quartier nord

À l'extrémité nord, une imposante construction prend place sur le petit plateau sommital. Elle occupe la position la plus élevée du site et la mieux exposée puisqu'elle est tournée vers le sud-est et bénéficie de cette manière d'un ensoleillement optimal ainsi que d'un large panorama à la fois sur le rivage et sur l'ensemble de la plaine côtière.

Ses caractéristiques formelles conduisent à l'interpréter comme un bâtiment destiné à l'accueil des voyageurs.

Son plan presque carré d'une superficie d'environ 595 m², est caractérisé par une forte axialité. Sa façade principale, accessible depuis une esplanade pourvue d'un puits, est dotée d'une galerie à portique héritée d'un bâtiment antérieur. Elle ouvre sur une cour

■ Plan du bâtiment du secteur nord.





■ Plaquettes d'opus sectile du bâtiment du secteur nord.

intérieure large de 6,5 m et au sol de terre, à l'extrémité nord de laquelle est installée le socle d'une petite statue ou une base d'autel.

De part et d'autre s'ouvrent, entre d'étroits pilastres qui scandent les murs, une série de pièces dont seulement trois sont connues. La plus remarquable est située près de l'angle nord-ouest. D'une superficie estimée à 60 m², elle s'ouvre par deux portes de 1,43 m de largeur, séparées par un trumeau central. Ses murs sont recouverts d'un enduit décoré de motifs peints, polychromes, représentant semble-t-il des motifs végétaux. Son sol a été entièrement détruit.

Cependant, la découverte de fines plaquettes triangulaires, rectangulaires ou en arc de cercle, en marbre et en pâte de verre jaune et vert sombre, permet d'imaginer la présence d'un pavement intégrant au moins un panneau d'opus sectile. La superficie et le décor de cette pièce en font assurément un espace de réception luxueux, probablement réservé à des voyageurs d'un certain rang, voire à de hauts fonctionnaires.

Les autres pièces, pour lesquelles on ne dispose pas d'autant d'informations, semblent être plus ordinaires. Non décorées, elles étaient probablement pourvues de simples sols de terre battue.

Les bains

Un édifice thermal a été partiellement dégagé en 1965 à moins d'une centaine de mètres au sud-est du quartier nord, au plus près de la lagune et du ruisseau de Corte qui devait permettre son alimentation en eau. Il a été réenseveli immédiatement.

Seules deux pièces sont connues : l'une dotée d'un hypocauste et l'autre, d'au moins une vingtaine de mètres carrés, d'un sol en mortier de tuileau étanche.

La chronologie précise de cet ensemble n'est pas établie, mais la découverte d'une monnaie de Constantin II témoigne sans doute de son utilisation au IV^e siècle.



■ Vestiges d'habitation du quartier sud.

Le quartier sud : lieu de vie, structures de production et espaces de stockage

Le quartier sud, situé de l'autre côté du ruisseau, présente un aspect très différent du précédent. Les constructions, couvrant un espace de plus de 2500 m², sont ici groupées et installées en bas de pente. Le plan général, en arc de cercle, montre une adaptation à la topographie naturelle du terrain avec des bâtiments étagés en terrasses. L'orientation de chacun d'eux est de fait variable. La forte densité du bâti laisse fort peu de place aux espaces de circulation extérieurs. Les deux principaux, dont la largeur n'excède pas 2 m, offrent un accès d'une part vers le littoral et de l'autre vers le nord du site. Des systèmes de collecte des eaux de ruissellement, constitués de canalisations en tuiles, assurent leur évacuation vers le littoral.



■ Timbre imprimé sur une tuile. Inscription en relief AVIM / RI accompagnée d'une palme.

L'homogénéité architecturale est ici remarquable par l'utilisation exclusive de blocs de granite local liés à l'argile et non plus au mortier de chaux comme au nord. Certains bâtiments pouvaient même comporter des élévations en terre crue. Les sols sont systématiquement en terre et les toitures en tuiles.

Seize espaces couverts sont identifiés. Ils sont de plan quadrangulaire avec des surfaces variables, mais généralement assez faibles, d'une dizaine de mètres carrés en général.

Si dans la plupart des cas ces pièces semblent correspondre à des unités indépendantes, au nord de la zone un ensemble cohérent est constitué d'au moins cinq petites salles organisées autour d'une cour centrale d'environ 40 m².



■ La cuve du bâtiment viticole.

■ Le chai du bâtiment viticole.

En dépit de la bonne conservation des niveaux d'occupation, les aménagements des espaces intérieurs sont très peu nombreux. Seuls un petit foyer, constitué d'une chape d'argile, et deux structures bâties pouvant constituer des supports (de foyer ?) ont été observés. Ces quelques éléments évoquent une fonction domestique, ce que suggèrent également les objets abandonnés sur les sols lors de la destruction des bâtiments. Outre les lampes, la vaisselle de table et les ustensiles culinaires y sont abondants : urnes, marmites, plats, couteaux, récipients en bronze... Le domaine personnel est également bien représenté avec plusieurs objets liés à la parure (bijoux) et à la vêtue (fibules et boucle de ceinture). Ces différents éléments laissent donc penser que ces espaces correspondent à des pièces d'habitation.

Un bâtiment isolé destiné à la production et à la conservation du vin est installé à la périphérie septentrionale du quartier. Cet édifice quadrangulaire divisé en deux pièces de superficie à peu près équivalente, se développe sur 17 m de longueur et 5,5 m de largeur.

La première comporte deux bassins maçonnés à la chaux et enduits d'un mortier de tuileau assurant l'étanchéité. L'un d'eux, conservé de manière très fragmentaire, présente une lacune pouvant correspondre à l'emplacement d'un élément en bois que l'on peut interpréter comme le support d'un pressoir, probablement à vis. En contrebas, une petite cuve carrée d'une contenance d'environ 500 litres, devait recueillir les jus de presse.

À l'intérieur de la pièce orientale ont été disposés de manière régulière treize *dolia*. Ces gros récipients en terre cuite semi-enterrés étaient destinés à entreposer le vin. Ils ont tous été enlevés après l'abandon de l'édifice pour être réutilisés ailleurs.

Sur le flanc oriental de l'agglomération, à proximité de la lagune et du littoral, deux pièces pourraient avoir des fonctions de stockage. Leurs sols de terre étaient jonchés de fragments d'amphores et de couvercles de grandes dimensions, comparables à ceux habituellement associés aux *dolia*.



■ Lampes à huile en terre cuite (1).



■ Vestiges d'un possible espace de stockage du quartier sud.

■ Couvercles en terre cuite de gros récipients de type *dolia*.

La plus spacieuse de ces pièces présente un plan caractéristique des entrepôts à deux vaisseaux séparés par un ou peut-être plusieurs gros piliers centraux.

Tout à proximité une pièce, dépourvue quant à elle d'aménagement particulier, a livré un fléau de balance monétaire destinée à vérifier la conformité pondérale de monnaies en or ou en argent, laissant imaginer une fonction commerciale de cet espace. Avec la découverte d'un poids de type byzantin destiné lui aussi à vérifier la conformité des monnaies, elle témoigne de la circulation sur le site d'un monnayage à fort pouvoir libérateur.

Celui-ci était bien sûr accompagné de monnaies en bronze, certainement plus courantes, frappées dans des ateliers très divers (Rome, Alexandrie, Siscia, Cyzique, Arles, Trèves...). Elles sont ici exceptionnellement nombreuses - près de 400 ont été mises au jour - et sont certainement le signe d'une intense activité commerciale qui transparait par ailleurs au travers de plusieurs objets caractéristiques, en particulier des balances à curseur ainsi que des poids de balances à deux plateaux. Les céramiques d'importation et plus particulièrement les amphores, sont elles aussi très nombreuses, à tel point que les volumes collectés ici ne trouvent d'équivalents que dans les agglomérations portuaires les plus dynamiques. Ils attestent la parfaite intégration de Sagone dans les grands réseaux d'échanges et sont des indicateurs fiables du rôle commercial joué par l'établissement à la fin de l'Antiquité.



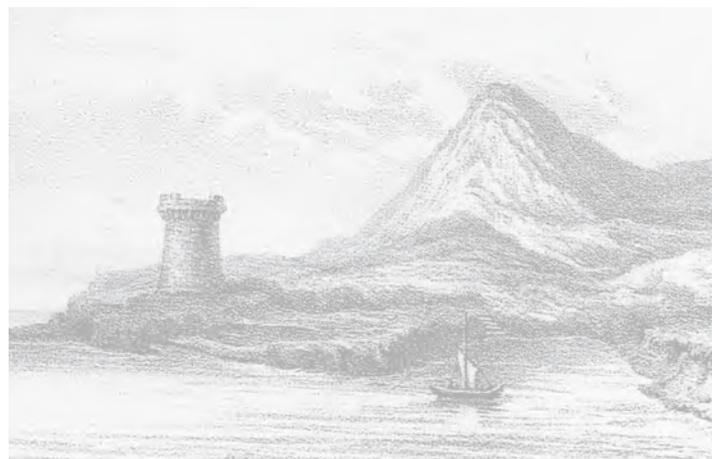
■ Poids monétaire.



■ Fragment de balance.



■ Poids de balance.



- Monnaies.
- 1 – Follis, Maximin II Daia, 307, Cyzique
 - 2 – Aurelianus, Probus, 279, Ticinum
 - 3 – Antoninien, Gallien, 261, Rome
 - 4 – Aes3, Constantin Ier, 320, Siscia
 - 5 – Constantinopolis, 330-337, atelier indéterminé
 - 6 – Sesterce, Alexandre Sévère, 228, Rome
 - 7 – Aes3, Constance II, 330-331, Rome
 - 8 – Aes3, Constance II, 337-340, Rome
 - 9 – Aes3, Crispus, 320-321, Thessalonique
 - 10 – Imitation, IV^e siècle, atelier indéterminé
 - 11 – Aes3, Julien II ou Constance II, 355-361, atelier indéterminé
 - 12 – Aes4, Constance II, 347-348, atelier indéterminé
 - 13 – Aes3, Constantin I^{er}, 322-325, atelier indéterminé
 - 14 – Follis, Maxence, 308-310, Rome
 - 15 – Aes3, Constance II, 350-355, Thessalonique
 - 16 – Aes4, Arcadius ou Valentinien II ou Théodose I^{er}, 384-393, atelier indéterminé
 - 17 – Aes3, Constantin Ier, 324-325, Lyon
 - 18 – Antoninien, Claude II le Gothique, 268-269, Rome
 - 19 – Antoninien, Aurélien, 272-273, Siscia
 - 20 – Antoninien, Aurélien, 272-273, Siscia
 - 21 – Aes3, Constance II, 332-335, Cyzique



La nécropole

Cette petite agglomération est naturellement dotée de sa nécropole. Celle-ci s'étend sur les deux versants à l'ouest et en bordure immédiate des secteurs bâtis. Environ 140 tombes ont été reconnues sur une superficie d'un peu plus de 1 hectare. La densité de l'occupation est donc très faible, mais il existe des regroupements, d'une à deux dizaines de sépultures, alors que de vastes secteurs sont inoccupés. Au sein même de ces groupes les recoupements et les superpositions de sépultures sont rares. Ils ne peuvent s'expliquer par un manque de place, mais plutôt par le hasard des implantations ou par la recherche d'une étroite proximité motivée probablement par des liens familiaux.

Il s'agit dans tous les cas de tombes à inhumation primaire et individuelle, essentiellement de deux types : en amphore et sous tuiles disposées en bâtière. Les premières sont les plus nombreuses.

Il peut s'agir soit d'une unique amphore, bien sûr remployée, découpée dans le sens de la longueur ou à la hauteur de l'épaule afin de placer le corps d'un enfant à l'intérieur, soit de deux récipients, dont les cols ont été retirés, disposés bout à bout de manière à former un réceptacle plus long apte à accueillir la dépouille d'un adulte. Les sépultures dites en bâtière sont construites quant à elles de tuiles plates formant le fond, la couverture et parfois les extrémités d'un coffre de section triangulaire.

Certaines de ces tombes sont dotées d'un conduit à libation constitué d'un col d'amphore placé sur la partie supérieure et dont l'extrémité affleurerait à la surface du sol. Ce conduit permettait de verser des liquides dans la sépulture, notamment du vin, lors des banquets funéraires. Les dépôts de mobiliers sont en revanche très rares. Seuls quelques monnaies et éléments de parure ont été mis au jour, mais on ne peut affirmer qu'il s'agit bien dans tous les cas de dépôts volontaires.



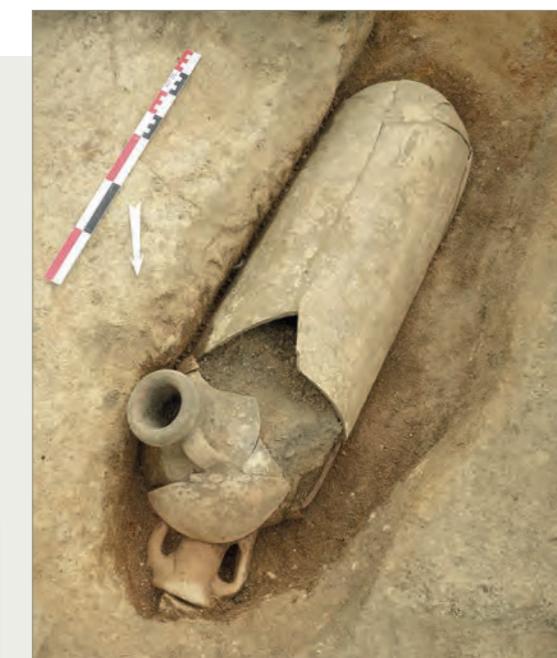
■ Tombe sous tuiles en bâtière et tombe en amphore.

Peu d'ossements ont été retrouvés en raison des mauvaises conditions de conservation liées à l'acidité naturelle du sol. Dans la plupart des cas les éléments encore visibles permettent néanmoins de déterminer que les corps étaient allongés sur le dos, la tête positionnée indifféremment en direction de l'ouest, du nord ou du sud ; cette orientation pourrait simplement être induite par la configuration du terrain ou par la présence d'éléments structurants aujourd'hui disparus, comme par exemple des espaces de circulation ou des clôtures.

Durant l'Antiquité tardive, Sagone serait donc une agglomération portuaire comportant un lieu d'accueil et de service, des espaces dédiés aux transactions commerciales, et des lieux de vie pour le personnel nécessaire au fonctionnement de l'établissement. On y pratique également des activités productives et artisanales permettant très probablement de répondre aux besoins des personnes fréquentant ce lieu.



■ Tombes d'adulte constituées de deux amphores mises bout à bout.



■ Tombe d'enfant en amphore avec son conduit à libation constitué d'un col d'amphore.

Peut-être faut-il considérer que cet établissement jouait un rôle de plaque tournante à l'échelle de plusieurs vallées limitrophes, celles du Liamone et de la Liscia au sud, celles de Chiuri voire de Porto au nord. Connectée directement à la grande route commerciale venant d'Afrique, peut-être relayée par quelques ports très importants de Sardaigne comme Cagliari et surtout Porto Torres, elle permettait la redistribution des marchandises dans l'ensemble de ce secteur par voie maritime.

Ces réflexions conduisent finalement à s'interroger sur le statut de cet établissement : s'agit-il d'une structure privée ou relève-t-elle du *cursus publicus* ?

Participe-t-elle d'un système local ou s'inscrit-elle au contraire dans une organisation provinciale, voire plus large encore ? L'absence d'informations écrites ne permet pas pour l'instant de répondre à ces questions, même si l'on est tenté d'y voir bien autre chose que le fruit d'une initiative privée et isolée.

3 - SAGONE À L'AUBE DU MOYEN ÂGE

La première basilique chrétienne

Le cadre architectural mis en place à la charnière des III^e et IV^e siècles ne connaît que peu d'évolutions jusqu'aux premières années du V^e siècle. Alors que le quartier sud continue d'être occupé, le grand bâtiment d'accueil situé au nord est abandonné peut-être dès les années 400. Très vite la nécropole s'étend dans sa direction et des sépultures sont installées à proximité. Aucune de ces tombes ne présente de signe sûrement chrétien, comme des croix ou des chrismes gravés sur les tuiles que l'on trouvera en abondance durant la phase suivante, et leur orientation nord-sud respecte l'alignement général donné par l'ensemble des tombes païennes de ce secteur.

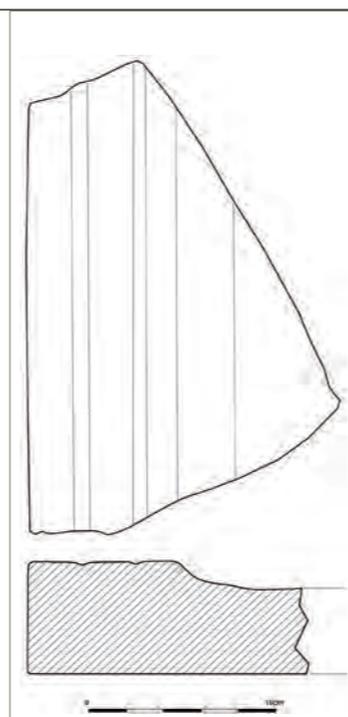
Entre les années 410 et 450, plus vraisemblablement avant 430, un évènement important va donner à Sagone un élan nouveau et durable. Une basilique chrétienne est érigée ; comme souvent, elle est installée dans l'espace funéraire et à l'intérieur de l'édifice abandonné.

La nef unique de 7,60 m de largeur et de moins de 20 m de longueur, empiète au nord sur les grandes pièces septentrionales et sur la cour centrale du bâtiment d'accueil. À l'est, l'épaulement débord légèrement du long mur oriental afin de constituer une assise stable pour l'unique abside de plan semi-circulaire à l'intérieur, de 5 m d'ouverture et 3,20 m de profondeur, et à trois pans à l'extérieur. Ses murs sont caractérisés par la mise en œuvre d'un appareil de bonne qualité, dans lequel les rangés de moellons de granite alternent sans régularité avec des assises de réglage composées de fragments de tuiles, de panses d'amphores et de pierres plates.

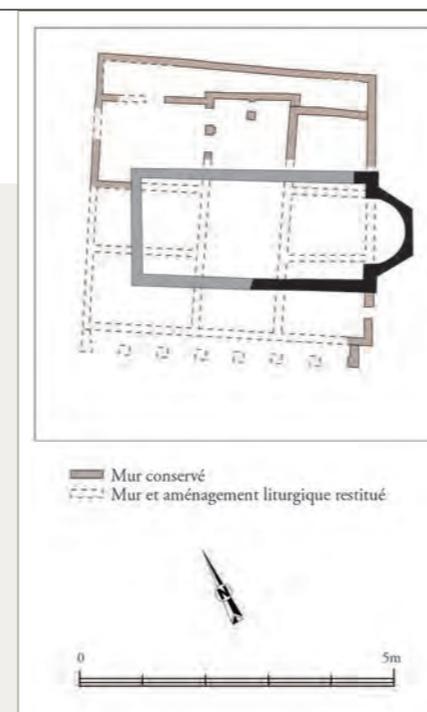
À l'intérieur, l'extrémité orientale de la nef est occupée par le *presbyterium*, c'est-à-dire l'espace réservé au clergé, aussi large que le vaisseau et d'une profondeur de 3 m. Surélevé de 37 cm en moyenne, il est accessible par un unique escalier axial, probablement de deux marches. La face occidentale de cette estrade a conservé les empreintes d'un placage aujourd'hui disparu mais sans doute de

Pierre. Le sol était en revanche constitué d'un épais béton à base de chaux, de sable et de petits fragments de terre cuite. Une trace d'arrachement conservée à l'est, juste en avant de la corde de l'abside, permet de restituer l'emplacement de l'autel majeur. L'empreinte observée semble correspondre à celle d'un socle de pierre de 1,54 m de longueur par au moins 50 cm de largeur, sur lequel pouvaient reposer des colonnettes. Il pourrait s'agir de celles en marbre blanc et de 10 cm de diamètre en moyenne, découvertes remployées dans des aménagements plus tardifs. En revanche, il fait peu de doute que le gros fragment de marbre blanc mouluré provenant du nord de l'église ait appartenu à la table d'autel.

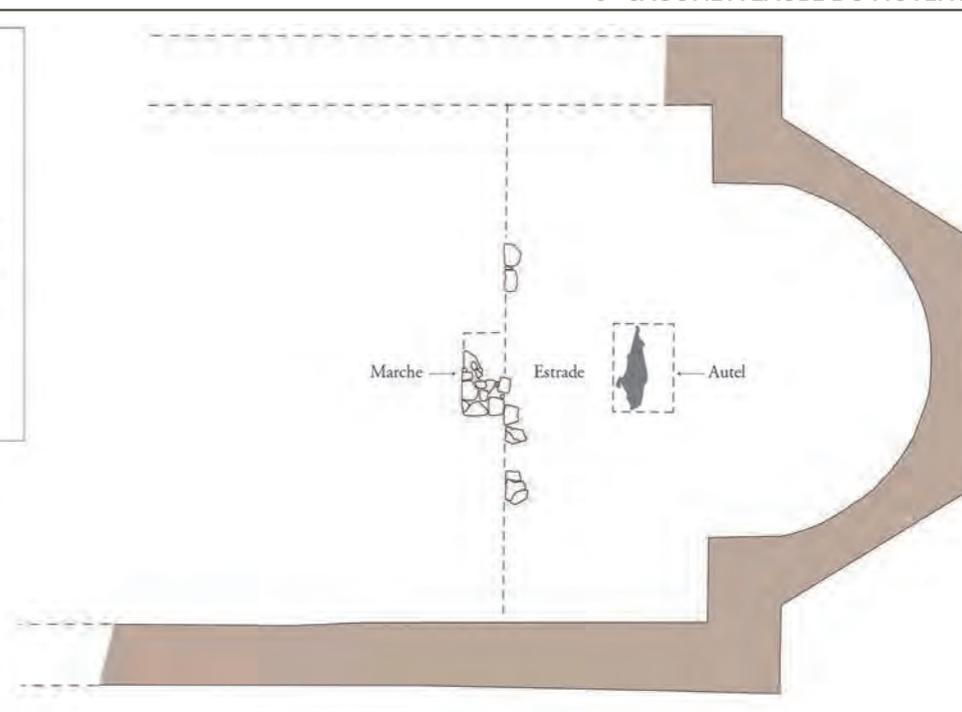
À l'échelle de l'île, les églises sont encore fort peu nombreuses durant cette première moitié du V^e siècle ; seulement trois, peut-être quatre, sont connues à ce jour : à Pianotolli-Caldarello, Bravone et peut-être à Propriano mais sa datation n'est pas assurée. Elles correspondent au premier déploiement d'un réseau accompagnant la pastorale conduite depuis le siège épiscopal unique de Mariana, ou résultent parfois d'initiatives privées au sein de quelques centres domaniaux. Dans tous les cas, la géographie de leur implantation dessine la progression de la nouvelle religion résultant d'une féconde connectivité, de contacts et d'échanges avec le monde méditerranéen porteurs d'une pensée et de concepts neufs.



■ Fragment d'autel en marbre.



■ Le presbyterium de la basilique de la première moitié du V^e siècle.



■ Plan de la basilique de la première moitié du V^e siècle.



■ L'abside à trois pans de la basilique coupée par le mur oriental de la chapelle du XVIII^e siècle.



■ La chambre funéraire du mausolée après la fouille.

Le mausolée

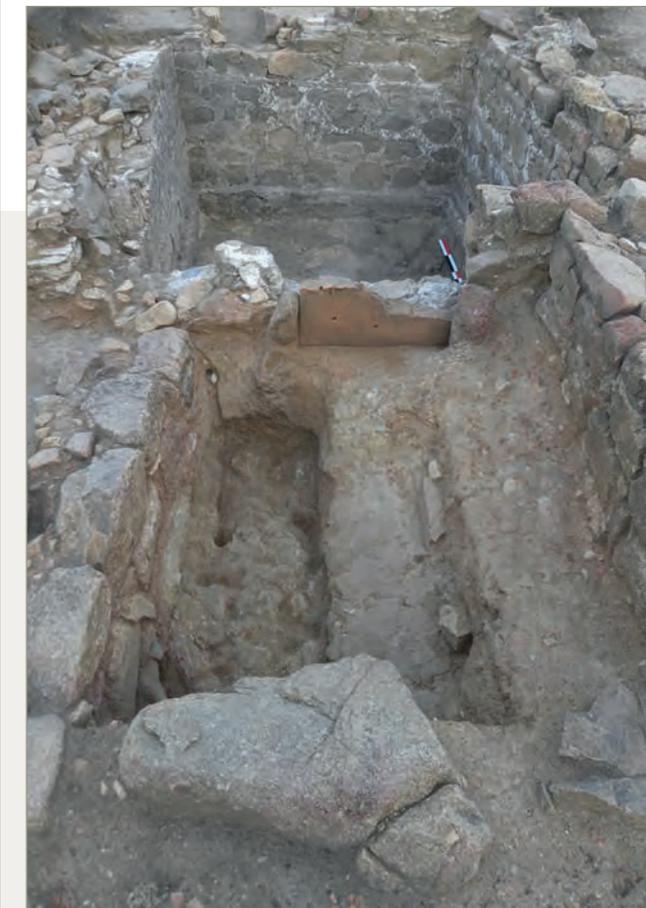
Une tombe, d'un type particulier mais bien connu par ailleurs, est érigée vers le deuxième tiers du V^e siècle à 5 m au sud de la basilique. Il s'agit d'un mausolée semi-enterré dont le fond est à 1,20 m sous le sol extérieur. Il est de plan rectangulaire (2,10 x 2,25 m) et était couvert d'une voûte en briques crues protégée par des tuiles.

La porte unique, de 70 cm de large, ouvre vers l'est. Elle était obturée par une ou plusieurs grandes briques en terre cuite dont est conservé en place un fragment de la partie basse, bloquée par deux pierres oblongues plantées à l'extérieur rappelant étrangement les bétyles protohistoriques locaux.



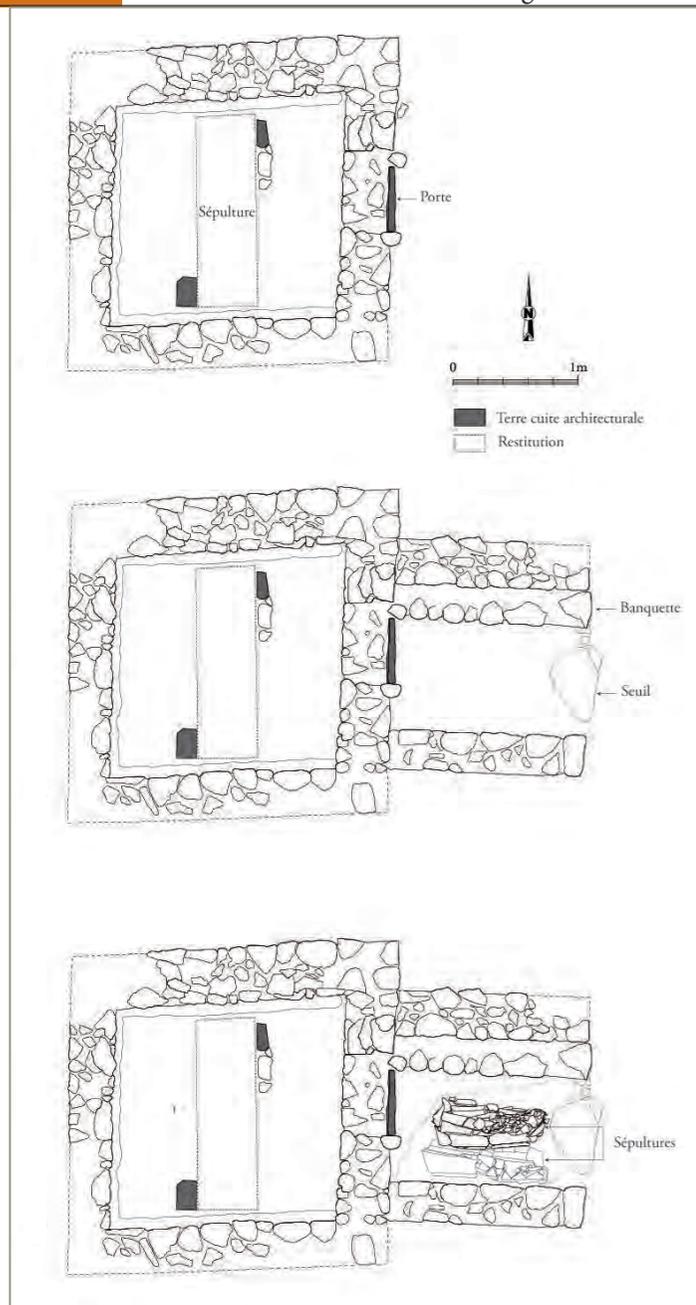
■ La porte en terre cuite du mausolée. Proposition de restitution du motif gravé.

Cette brique est décorée sur la pâte fraîche d'un chrisme, c'est-à-dire des lettres grecques X (*chi*) et P (*rho*) ou I (*iota*) entremêlées correspondant aux initiales du nom Christ (XP) ou Jésus-Christ (IX), entourées de petites perforations dessinant un cercle d'environ 38 cm de diamètre.



■ Le vestibule du mausolée vu depuis l'entrée. On reconnaît les fosses des deux sépultures qui y ont été installées ainsi que la porte encore en place.

Compte tenu de la présence de ces perforations, cette porte pourrait fonctionner comme une sorte de *fenestella confessionis* permettant aux visiteurs sinon de voir la sépulture à l'intérieur du mausolée, du moins de ressentir les courants d'air qui s'en échappaient.

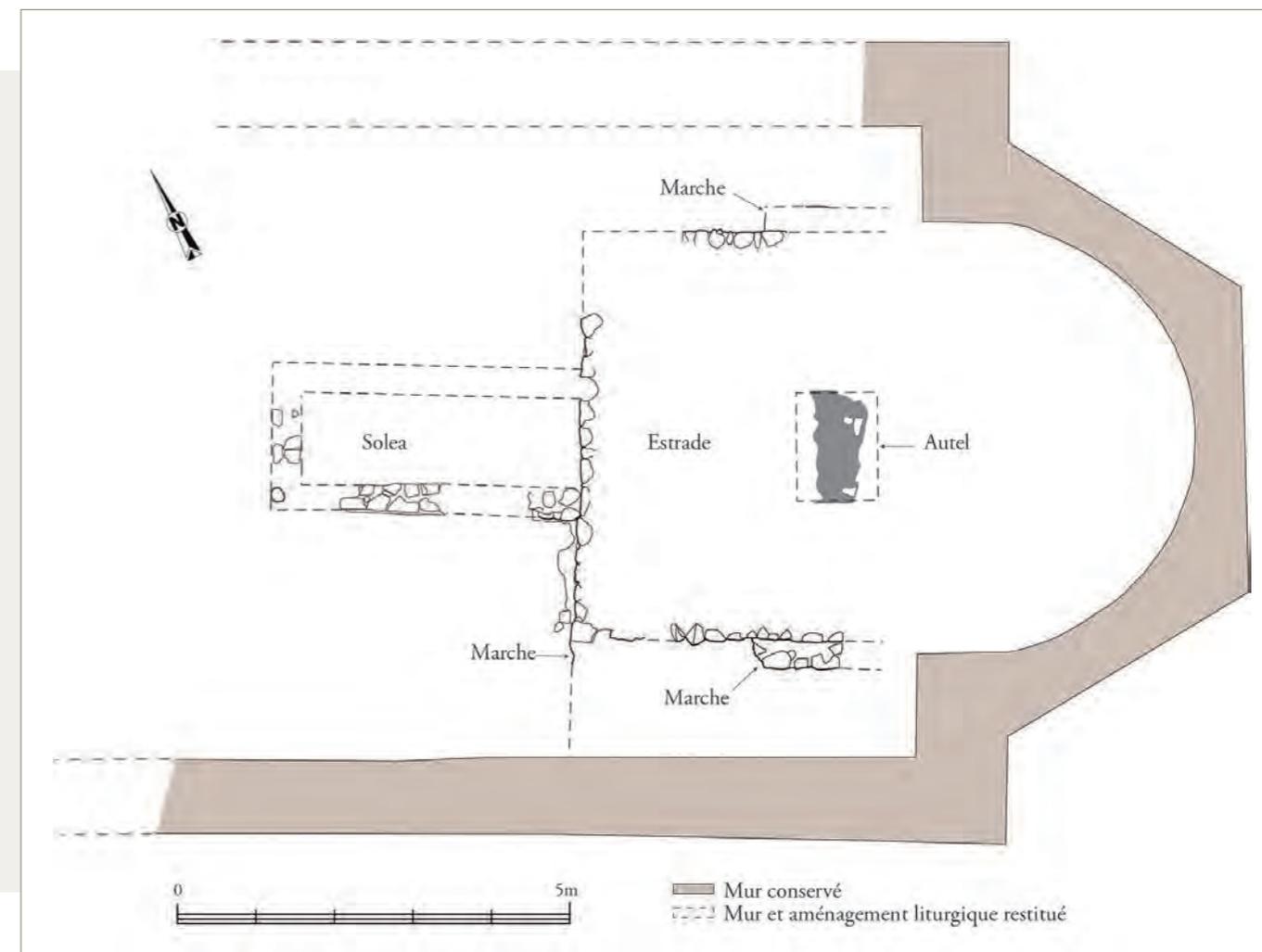


De la sépulture elle-même il ne reste que la trace constituée par les calages de pierres et de fragments de tuiles. Orientée nord-sud, elle était installée au centre de la pièce. Il pourrait s'agir d'un sarcophage, peut-être celui en terre cuite découvert dans les années 1960 réemployé dans l'annexe nord de l'église et disparu aujourd'hui.

Dans un second temps un vestibule est aménagé à l'est, devant la porte. Il ne mesure que 2 m de longueur et 1,40 m de largeur intérieure et son sol est formé par le substrat légèrement creusé. Il est pourvu d'une banquette en pierre, aménagée le long du mur nord, et son entrée est marquée par un seuil constitué d'une grosse pierre plate formant une marche.

Deux sépultures, sous tuiles et appartenant à des enfants (5-9 ans), sont installées à l'intérieur de ce vestibule vers le milieu du V^e siècle. Des débris de céramique et d'objets en verre répartis sur le sol indiquent que l'on y pratiquait le rite du *refrigerium* : un banquet qui réunissait la famille du défunt à la date anniversaire de sa mort.

De nombreux éléments conduisent à penser que le défunt placé initialement dans le mausolée a été considéré comme saint et a fait l'objet d'une dévotion. Vers le milieu du V^e siècle cette sainteté pourrait être officiellement reconnue, entraînant le transfert des restes dans un lieu à la fois plus digne et permettant la vénération, c'est-à-dire dans la basilique toute proche et plus précisément dans l'autel qui est transformé à cette occasion. La table originelle est en effet remplacée par un autel coffre, fermé donc de tout côté possiblement par des plaques de marbre, et disposant à sa base d'une large fosse soigneusement enduite. Autour de cet autel l'ensemble du *presbyterium* est lui aussi profondément transformé afin de faciliter la circulation et sans doute de permettre aux pèlerins de s'en approcher.



L'estrade, occupant initialement toute la largeur de la nef, est coupée au nord et au sud afin d'aménager des espaces de circulation. Elle est aussi prolongée vers l'ouest, surélevée par la pose d'un nouveau sol en mortier de chaux et complétée par une *solea*,

un couloir long de 3,90 m qui s'avance dans la nef. Ce transfert exceptionnel de corps depuis son tombeau primitif jusque dans la basilique pose évidemment la question de l'identité du personnage considéré comme saint.



La dédicace à saint Appien

On sait, grâce à trois séries de timbres sur tuiles datées du milieu du V^e siècle, qu'un certain Paul est intervenu à Sagone pour faire construire, restaurer ou réaménager un ou plusieurs édifices.

Le premier de ces timbres porte l'inscription PA[V]LVS EP[iscopu]s SCOPUS CORSIC[AE] (= Paul, évêque de Corse) autour d'un monogramme en forme de croix. Il permet donc d'identifier précisément le personnage qui est par conséquent l'évêque de l'unique évêché de l'île.

Les deux autres timbres font référence à son intervention dans ou autour de la basilique :
 +SANCTI APIANI / +IVBANTE D(E)O PAVLVS FECIT (= à saint Appien, Paul a fait réaliser à la demande de Dieu)
 SCI APIANI+PAVLVS FECIT (= à saint Appien, Paul a fait réaliser).

0 10 cm



■ Fragments de tuiles avec dédicace à saint-Appien.

Ainsi Paul, évêque de Corse, a fait réaliser quelque chose pour saint Appien. Il fait probablement cela suite à ce qu'il pensait être une injonction de Dieu comme le suggère l'utilisation de l'expression *iubante Deo*.

Enfin, la documentation écrite nous apprend que saint Appien est le patron de l'église de Sagone jusqu'à son abandon au XIX^e siècle. Par conséquent, on a toutes les raisons de penser que les reliques placées dans l'autel-coffre de la basilique sont celles de saint Appien et que celles-ci viennent du mausolée construit à proximité de la basilique.

L'identité d'Appien tout autant que les raisons qui l'ont fait reconnaître comme saint restent totalement inconnues. Quelques historiens ont défendu l'idée que ce personnage fut évêque en Afrique et que ses reliques furent envoyées en Corse. Pour d'autres, il fut exilé dans l'île au moment des persécutions vandales et fut placé sur le trône épiscopal de Sagone. Certains supposent aussi qu'il aurait subi le martyre après son retour en Afrique.

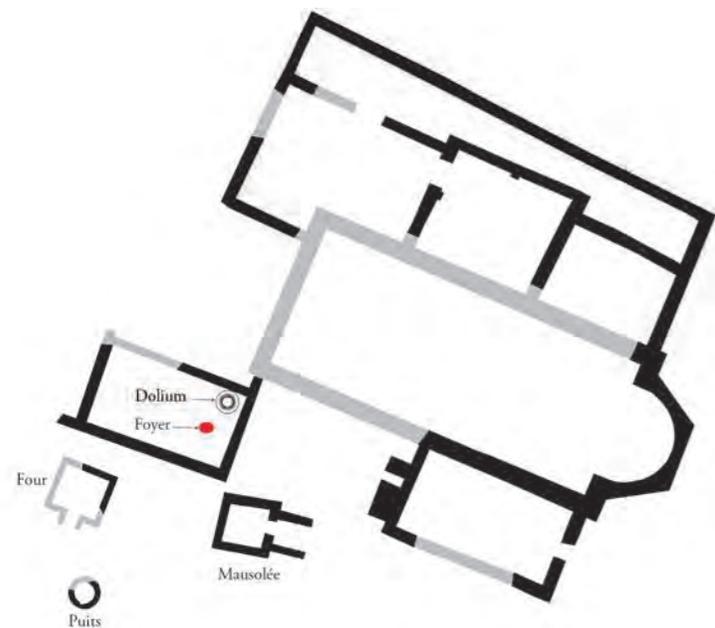
Toutes ces allégations reposent sur l'interprétation de deux documents très laconiques, probablement rédigés à la fin du XI^e siècle, donc bien après les supposés événements, et dans lesquels il est bien difficile de démêler le vrai du faux. En réalité, l'un laisse simplement entendre qu'Appien était évêque, sans préciser son siège ; l'autre

qu'il a exercé ses fonctions en Corse au plus tard durant le III^e siècle. Les deux l'associent à Vendemiale, évêque de Capsa en Afrique du Nord à la fin du V^e siècle. C'est cette association, et elle seule, qui a conduit à identifier Appien comme un prélat africain malgré l'absence d'indication explicite et l'incohérence chronologique.

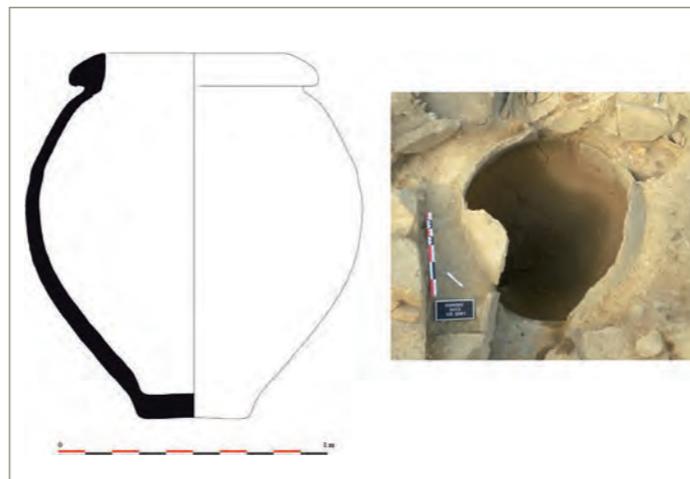
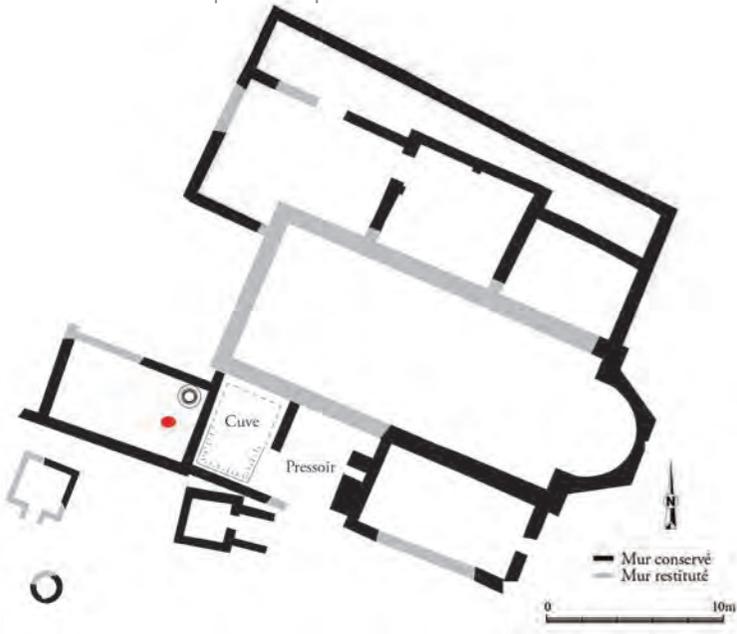
Au total, mise à part la fiabilité de ces documents largement contestée par les spécialistes, seule l'hypothèse qu'Appien fut évêque peut être retenue, mais avec les plus grandes réserves. Il ne peut toutefois pas être évêque de Sagone puisque l'agglomération n'est élevée au rang d'évêché que dans le courant du VI^e siècle comme on le verra par la suite. L'hypothèse d'un martyr local semble bien peu probable, sinon à exclure, compte tenu de la datation retenue pour le mausolée, à moins qu'il ne s'agisse pas de sa sépulture primitive. Mais, on peut penser que la tradition hagiographique en aurait alors gardé le souvenir. L'hypothèse d'un martyr ou d'un évêque dont les reliques auraient été importées d'Afrique n'est guère plus convaincante ; on aurait attendu qu'elles soient déposées immédiatement dans un édifice de culte et non dans un simple tombeau.

Peut-on alors y voir un personnage local qui se serait illustré par sa grande piété ? S'agit-il du constructeur de la basilique ? Un évêque de Corse inhumé loin de son église ? La documentation manque pour apporter des réponses à toutes ces questions.



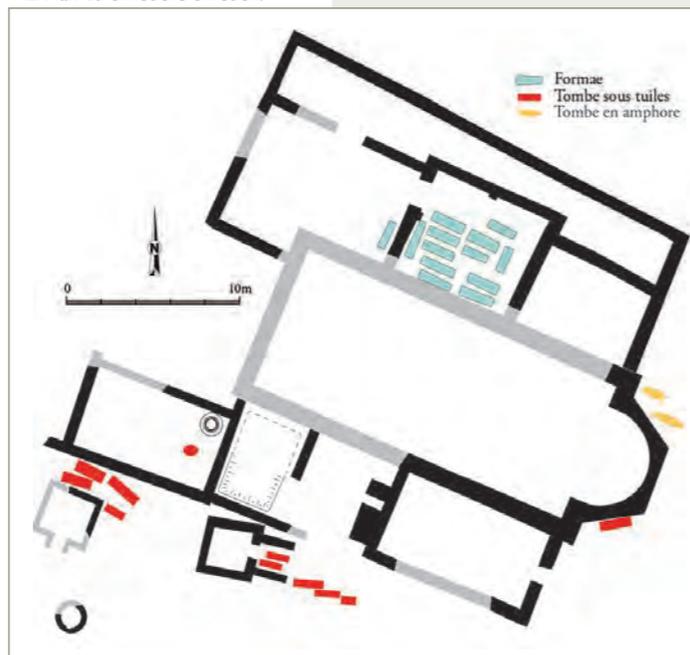


■ Plan de la basilique avec ses pièces annexes.



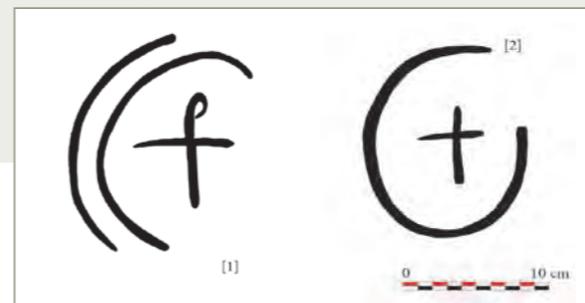
■ Dessin et photographie du dolium tel qu'il a été découvert dans la pièce annexe occidentale.

■ Plan du cimetière chrétien.



■ Tombe en coffre de tuiles et pierres couverte de grandes briques.

■ Motifs chrétiens imprimés sur les tuiles utilisées pour la confection d'une tombe.



Les aménagements nouveaux autour de la basilique

Au cours du deuxième quart du V^e siècle, l'ensemble du quartier sud est détruit par un incendie. À la suite de cette destruction violente cette partie du site n'est pas réinvestie, à l'exception d'une seule pièce brièvement réoccupée au cours des décennies suivantes.

Au nord, en revanche, des aménagements nouveaux apparaissent autour de l'église. Dans un premier temps ce sont deux pièces, de près de 40 m² chacune, qui sont construites contre le mur sud de la basilique. La plus occidentale est pourvue d'un foyer à même le sol ainsi que d'un dolium installé dans un angle ; il provient peut-être du chai du quartier sud.

Plus tard une troisième pièce est construite entre les deux précédentes. D'une superficie de 50 m², elle est ouverte par une large porte et équipée d'un pressoir ainsi que d'une cuve creusée dans le substrat destinés à la production de vin.

À l'exception de cette dernière, ces pièces peuvent faire office d'habitation pour le clergé et son entourage. Mais il pourrait aussi s'agir d'un espace caritatif destiné à la distribution de vin et de nourriture ; la mise en valeur de reliques a sans doute attiré la population de la microrégion, sinon des pèlerins venus d'autres contrées, qu'il fallait prendre en charge.

Très vite de nouvelles tombes sont installées autour de la basilique, au plus près de celle-ci afin de bénéficier de la protection du saint à qui on attribue un statut d'intercesseur entre les Hommes et Dieu.

La typologie des sépultures ne varie guère par rapport aux décennies passées : on retrouve des tombes en amphore et sous tuiles disposées en bâtière ou formant des coffres de section quadrangulaire. Un conduit à libation est encore parfois aménagé dans la couverture. Des nouveautés apparaissent cependant. Contrairement à la dispersion observée précédemment, on assiste désormais à un regroupement des inhumations au plus près de l'édifice de culte.



■ Tombe en coffre de tuiles.



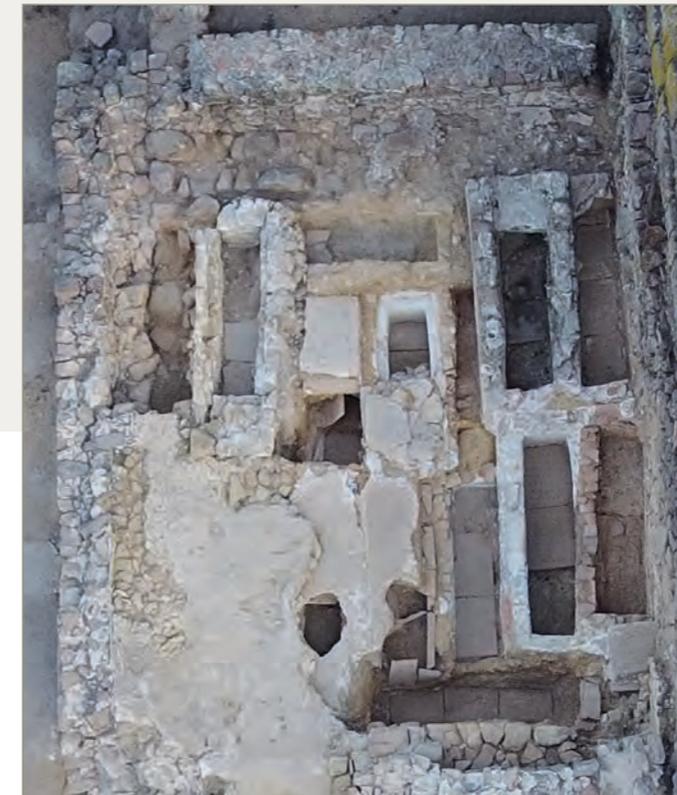
■ Tuile marquée d'une croix utilisée pour la confection d'une tombe.



■ Tombe en coffre de tuiles.

■ Vue zénithale de l'annexe nord de la basilique occupée par des *formae*.

■ Détail d'une sépulture de l'annexe nord de la basilique.



■ Briques perforées constituant le fond d'une sépulture de l'annexe nord de la basilique.

C'est aussi lui qui guide l'orientation des tombes : la tête du défunt est ainsi placée systématiquement à l'ouest, face au soleil levant. La confection des réceptacles est aussi plus soignée et parfois plus sophistiquée. Un épais sol de béton de tuileau est dans quelques cas posé sur le caisson à la fois pour le protéger et pour indiquer son emplacement en surface ; ce dispositif rappelle les mosaïques funéraires contemporaines, bien plus luxueuses, d'Afrique du Nord, d'Espagne et de Sardaigne. Les simples tuiles peuvent être remplacées par de grandes briques plates, parfois décorées de quelques motifs simples imprimés sur la pâte fraîche, souvent marquées par un symbole chrétien : soit une croix, soit un monogramme du Christ associant une croix et la lettre grecque P (*rho*). Il est possible, de fait, que le clergé ait pris en charge à ce moment la production de ces terres cuites destinées spécifiquement à la confection de tombes : on ne trouve jamais de tuiles marquées de cette manière dans les niveaux d'effondrement des toitures. Elles sont probablement cuites sur place, dans le four installé à quelques mètres seulement au sud-ouest de la basilique.

Le cimetière s'étend également au nord de l'église, dans les pièces de l'édifice antérieur. L'une des deux portes permettant la communication entre ce qui fut la cour centrale, dont la partie conservée est peut-être désormais couverte, et la salle de réception occidentale, est murée.

Des *formae* sont aménagés dans ces espaces dont elles semblent occuper une très grande partie. Il s'agit de coffres maçonnés de belle facture et parfaitement ordonnés construits à l'avance dans l'attente de recevoir des corps. Certains d'entre eux sont pourvus d'un fond constitué de grandes briques percées de plusieurs dizaines de trous. Fabriquées spécifiquement pour ces tombes, elles sont destinées à laisser s'écouler les jus de fermentation des cadavres et à limiter ainsi l'émanation d'odeurs nauséabondes. Les couvertures constituées de larges briques sont en revanche soigneusement colmatées par un épais mortier de chaux.

La présence de ce type de sépultures, tout comme la production des tuiles destinées à la fabrication des tombes, témoigne sans doute d'une gestion du cimetière par le clergé local.

4 - SAGONE SIÈGE ÉPISCOPAL

L'évolution du statut de Sagone

En août 591 le pape Grégoire le Grand adresse un courrier à l'évêque Léo, dont le siège n'est pas connu, pour lui ordonner de se rendre sans tarder à Sagone afin d'administrer cet évêché complètement à l'abandon et dépourvu d'évêque depuis de nombreuses années. Il s'agit là d'un document capital qui nous informe sur l'évolution du statut de Sagone.

L'établissement est donc désormais un siège épiscopal, c'est-à-dire un centre du pouvoir religieux où est érigée la cathédrale et où réside normalement l'évêque. À partir de là il orchestre la pastorale, organise l'encadrement des fidèles et gère les biens de l'Église avec l'aide du clergé placé sous son contrôle.

Ce changement de statut semble répondre au besoin de construire un maillage plus serré de l'espace afin d'assurer un encadrement efficace de la jeune communauté chrétienne. Le bon fonctionnement de l'organisation provinciale semble être un souci permanent de l'Église qui fait preuve dans cette mission de beaucoup de pragmatisme.

Plusieurs raisons peuvent être à l'origine du choix de Sagone pour installer un évêque. On a certainement tenu compte avant tout du bassin de population, car c'est bien lui qui détermine la nécessité d'instituer un évêché. Le choix d'élever au rang de siège épiscopal une agglomération secondaire, plutôt que celui de renforcer le réseau d'églises baptismales rurales, s'explique sans doute par le désir de créer une entité autonome permettant de surmonter les difficultés de déplacement au sein de l'île et de rendre ainsi plus aisées les visites régulières des églises et des communautés qui y sont attachées, imposées aux évêques par le concile de Nicée.

L'installation d'évêques dans ce bourg littoral peut assurer de fait un encadrement plus rapproché de la population, mais sans doute aussi permettre la poursuite, sinon l'intensification, de l'évangélisation des campagnes.

De même, son positionnement sur la côte et la présence d'un mouillage, voire de structures portuaires encore actives, peuvent être des éléments déterminants permettant des communications plus sûres et plus rapides au sein du diocèse, mais aussi avec les autres centres du pouvoir religieux et politiques, insulaires comme continentaux. L'accès direct à la mer assure également le maintien ou le développement d'une activité économique. Comme par le passé, Sagone peut ainsi jouer un rôle de plaque tournante commerciale. Connectée aux routes maritimes, elle sert de lieux de redistribution à l'échelle d'un bassin de peuplement équivalant à quelques grandes vallées.

Enfin, la préexistence d'un édifice de culte et la présence de reliques vénérées doivent être également prises en considération, parce qu'elles dispensent de la construction d'une nouvelle basilique qui bénéficie déjà d'un certain prestige au moins auprès de la population locale.

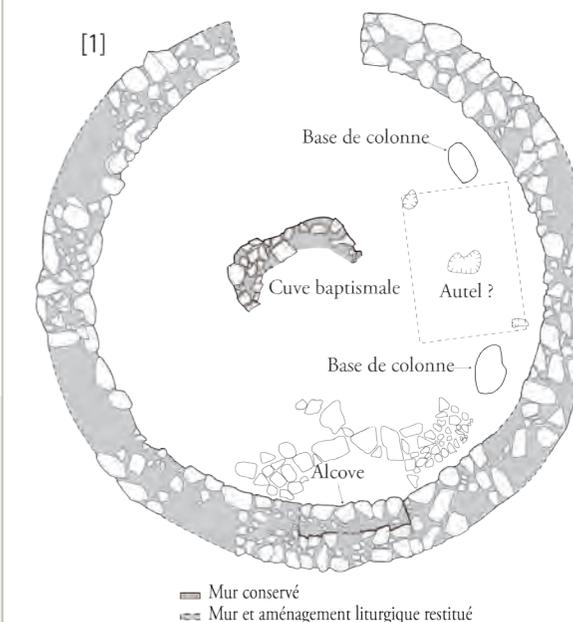
La construction du baptistère

Aujourd'hui, les traces archéologiques tendent à montrer que c'est vers le dernier quart du VI^e siècle que Sagone est élevé au rang de siège épiscopal, donc assez peu de temps avant l'intervention du pape Grégoire et de l'évêque Léo. À ce moment, un baptistère monumental et indépendant est érigé à 10 m au sud-ouest de l'église. Jusqu'ici, elle était semble-t-il dépourvue de ce type d'équipement. Or, une cathédrale, c'est-à-dire l'église de l'évêque, ne peut se concevoir sans un baptistère car c'est par le baptême que le catéchumène, celui qui a été initié à la nouvelle religion, va pouvoir intégrer la communauté des chrétiens.

Ce baptistère se présente comme une construction de plan circulaire de 5 m de diamètre, certainement couvert d'une simple charpente. En effet, l'épaisseur réduite des murs, la faible profondeur des fondations et l'absence de contreforts interdisent de restituer une coupole maçonnée.



■ Le baptistère vu du nord-est. On distingue à proximité les murs du baptistère médiéval et au centre la cuve baptismale construite sur le puits antérieur.

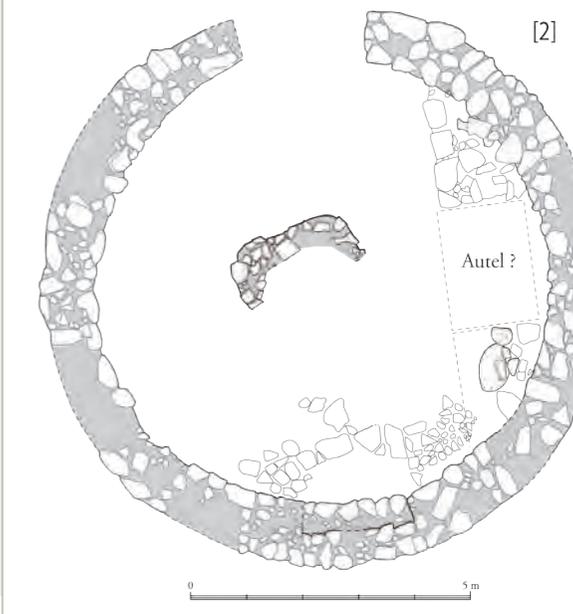


Une unique porte située au nord permettait la circulation en direction de l'église. À l'opposé, une alcôve large de 1,60 m, aménagée dans l'épaisseur du mur, était sans doute destinée à abriter un siège dont l'emplacement est marqué au sol par un pavement de pierre et de brique particulièrement soigné par rapport au reste de l'espace.

Dans la partie orientale de l'édifice, des trous creusés dans le sol témoignent très probablement de l'existence d'une table reposant sur cinq pieds et pouvant faire office d'autel ou à fonction non eucharistique sur laquelle on pouvait déposer par exemple le chrême et différents objets servant à la cérémonie.

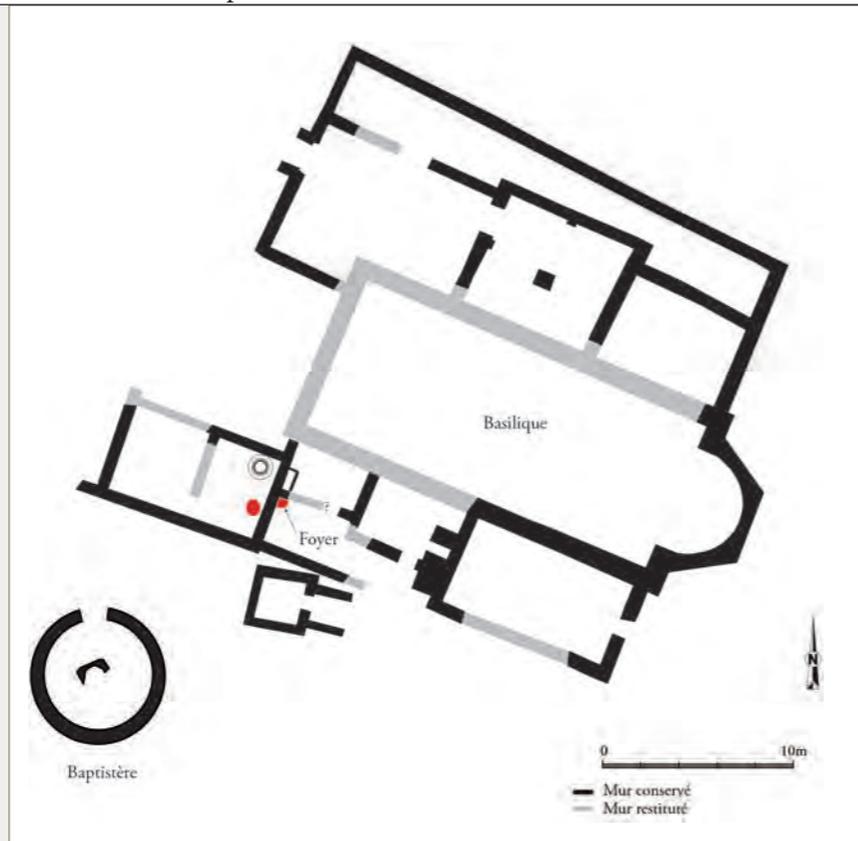
De part et d'autre de cette table, contre le mur, deux gros blocs de granite à la surface plate, disposés de manière parfaitement symétrique par rapport à l'aménagement précédent, pourraient être interprétés comme les bases de supports verticaux destinés à maintenir un entablement ou une arcature purement décorative.

■ Plan du baptistère, état 1 et 2.

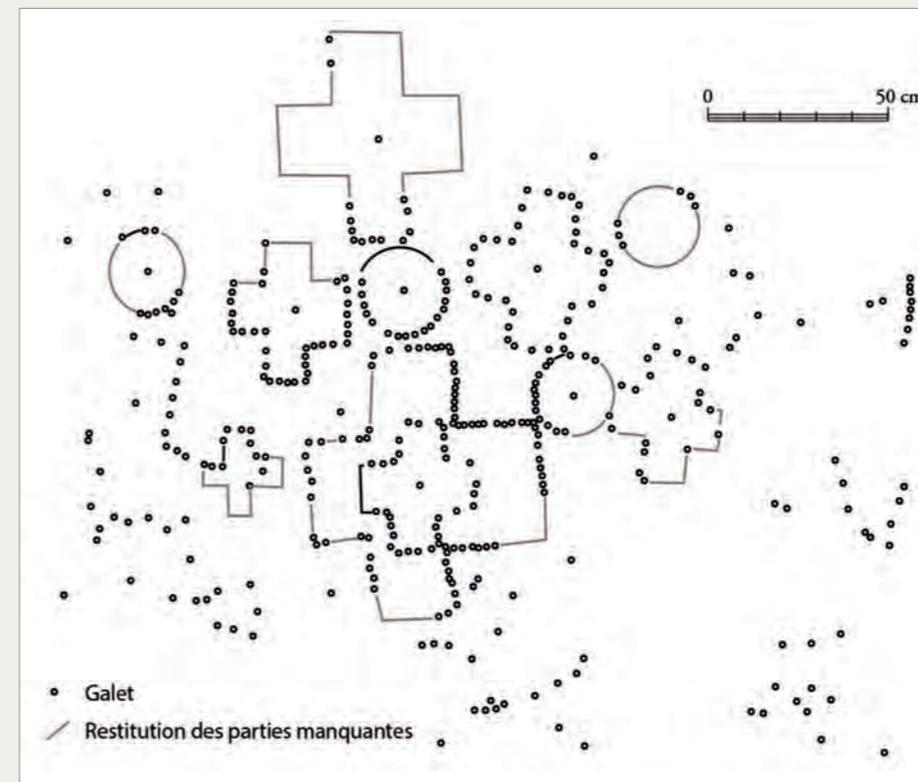




■ La cuve baptismale du VI^e siècle transformée au XII^e siècle.



■ Plan du groupe épiscopal.



■ Relevé général du sol en argile cuite *in situ* de la salle nord.



■ Détail du sol en argile cuite *in situ* de la salle nord, dans lequel de petits galets ont été incrustés pour dessiner des croix.

La cuve baptismale est située au centre de l'édifice. Seule sa moitié nord est conservée ; l'autre partie ainsi que l'intérieur ont fait l'objet d'un réaménagement radical au moment de la reconstruction du baptistère.

Le plan intérieur n'est plus reconnaissable en raison du rhabillage qui le masque totalement. Deux solutions semblent toutefois possibles : soit un plan quadrangulaire, soit un plan circulaire ; ce dernier semble le plus probable.

Dans tous les cas, le diamètre ou la largeur de la cuve devait être proche de 95/100 cm et sa profondeur supérieure à 45 cm.

La transformation des édifices annexes

Malgré son changement de statut, l'église qui devient donc cathédrale ne semble pas faire l'objet de modifications, du moins aucune ne peut être clairement identifiée et datée de cette phase.

En revanche, les constructions situées au nord de l'édifice de culte sont réaménagées. La pièce orientale, occupée dans un premier temps par des sépultures maçonnées, les *forma*, est couverte d'un nouveau sol de chaux. En son centre est construit un gros pilier destiné à soutenir la toiture ou éventuellement le plancher d'un étage.

La pièce occidentale reçoit elle aussi un nouveau sol. Mais contrairement au précédent, celui-ci est constitué d'une épaisse couche d'argile cuite *in situ*, dans laquelle sont insérés de petits galets colorés afin de dessiner des croix grecques inscrites dans des cercles de différentes tailles. Une nouvelle porte donnant sur l'extérieur est aussi aménagée dans le mur ouest. Le soin apporté à l'aménagement de ces espaces laisse penser qu'il s'agit là de pièces de réception à l'usage de l'évêque.

Au sud, la pièce initialement utilisée comme pressoir est complètement restructurée. La cuve est comblée et la construction de murs de refend permet de la diviser en trois espaces, deux

rectangulaires et un au plan en L. Dans un des angles est aménagé un foyer non appareillé. Son sol de terre a livré une fibule en bronze décoré de chevrons et d'une croix incisée, très probablement fabriquée en Corse même, un gobelet à décor de pomme de pin recouvert extérieurement d'une épaisse glaçure verte, ainsi que plusieurs lampes à huile en verre avec leur support de mèche en plomb.

De même, la pièce occidentale fait l'objet de quelques transformations. Une première cloison, peut-être en matériaux périssables reposant sur une base de pierres, est installée afin de créer une sorte de couloir le long du mur oriental. Elle permet d'isoler le foyer à même le sol et le *dolium* qui est encore utilisé.

Outre l'habituelle vaisselle de cuisine et de table, une brique originale a été découverte sur son sol. Longue de 50 cm et large de 37 cm, elle présente sur l'une de ses faces deux lignes de texte en lettres capitales gravées au doigt sur la pâte fraîche. Il s'agit d'un exercice de lecture syllabique organisé en ordre alphabétique.

On peut ainsi lire :

PA PE PI P[O PU]

CA CE CI CO C[U]

Cette inscription originale montre non seulement que l'on maîtrisait la lecture et l'écriture, mais aussi que l'on dispensait peut-être ici un enseignement au moins rudimentaire.

Enfin, le mausolée de la phase antérieure, très proche de ces habitations, est alors abandonné et utilisé comme dépotoir bien qu'encore conservé un temps en élévation, avec sa voûte et son toit. Pas moins de 6 m³ de déchets domestiques sont ainsi déversés à l'intérieur parmi lesquels on rencontre un nombre élevé d'ossements d'animaux présentant des traces de découpes et de cuisson, toute sorte de céramique d'importation, des fragments de verre, des monnaies, mais aussi des perles en pâte de verre ainsi que des boucles et des appliques de ceinture en alliage cuivreux.

Il est très probable que les pièces situées au sud de l'église soient toujours dévolues à l'habitation du clergé et de son entourage. Les objets retrouvés dans et à proximité, notamment dans les dépotoirs, témoignent d'un niveau de vie relativement élevé.

Ils montrent aussi que Sagone est encore, durant toute la seconde moitié du VI^e siècle, parfaitement connecté aux réseaux de distribution commerciaux qui diffusent des produits fabriqués en Afrique du Nord, en Sardaigne mais aussi, bien que dans une moindre mesure, dans le nord de la péninsule italienne et le sud de la Gaule.



■ Brique en terre cuite avec lettres gravées.



■ Perles en pâte de verre et applique de ceinture en alliage cuivreux provenant du dépotoir du mausolée.



■ Céramiques découvertes dans le dépotoir constitué à l'intérieur du mausolée.

[1] et [2] Coupes en céramique sigillée paléochrétienne produites en Afrique du Nord.

[3] Marmite de Sardaigne.

[4] Vase en pierre ollaire provenant du nord de l'Italie.

LETTRE DU PAPE GRÉGOIRE I^{ER}
À LÉON, ÉVÊQUE EN CORSE,
AOÛT 591.

« La charge de pontife nous oblige de veiller avec un zèle pressé aux intérêts d'une église privée de son évêque. Comme nous avons appris que l'Église de Sagone se trouve, par la mort de son évêque, sans direction depuis de nombreuses années, nous avons cru devoir vous charger de la visite de cette Église, afin que vous preniez les mesures que réclame son intérêt. Nous vous accordons encore l'autorisation d'ordonner des diacres et des prêtres pour cette Église et pour les paroisses qui en dépendent. N'oubliez point cependant de ne choisir que des personnes auxquelles les canons n'interdisent point les ordres. Ceux que vous aurez reconnus dignes d'un si grand ministère, ceux dont les mœurs et les actions n'ont rien d'incompatible avec l'ordination, nous vous autorisons à les élever à ces fonctions sacrées. Nous voulons donc que vous ayez l'usage de tout ce qui appartient à ladite église, comme l'aurait le véritable évêque, jusqu'à la réception d'une seconde lettre de notre part. Ainsi montrez en toutes choses de l'empressement et du zèle, afin qu'avec la grâce de Dieu, les mesures que vous prendrez soient, de toute manière, utiles aux intérêts de L'Église. »

Traduction :

L.A. Letteron, « La Corse dans la correspondance de Saint Grégoire le Grand », *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 1881, p.141-145.

5 - SAGONE RABAISSÉ AU

Dès la seconde moitié du VII^e siècle ou des toutes premières années du VIII^e, tous les diocèses de l'île sont réunis sous l'autorité d'un unique prélat, qualifié d'évêque de Corse. Il y a donc, après une multiplication des évêchés dans le courant du VI^e siècle, une simplification du système qui conduit à rétablir la situation initiale de l'Église de Corse.

La promptitude de la mutation et le choix d'une dénomination distincte de celle des anciens centres religieux indiquent sans doute que cette nouvelle situation résulte d'une politique globale visant à optimiser la gestion et le fonctionnement de l'institution. La difficulté de trouver des candidats capables d'assumer la charge épiscopale, tout comme la mainmise lombarde sur l'île, qui a pu perturber les communications entre les prélats locaux et Rome, expliquent peut-être cette évolution soudaine.

On suppose le siège du nouvel évêché unique à Mariana, qui durant toutes ces années a pu conserver une certaine prééminence sur les autres diocèses compte tenu de son ancienneté et de l'importance de la ville, mais aussi de son rôle et de sa position sur la côte orientale, lui permettant d'assumer la fonction de tête de pont entre l'île et la péninsule italienne.

Les anciennes cathédrales d'Aleria, d'Ajaccio, de Nebbio et bien sûr de Sagone, pourraient ainsi être rabaissées au rang de simples églises secondaires, probablement baptismales, et cela pour près de quatre cents ans. Ces édifices sont alors destinés à servir de relais à la cathédrale dans les campagnes afin d'assurer une proximité efficace et durable avec la population rurale.

RANG DE CENTRE RELIGIEUX SECONDAIRE

À Sagone, l'église et le baptistère ne font pas l'objet de transformation, mais quelques tombes pourraient encore être installées dans le cimetière au moins durant le X^e siècle. La pièce située au sud-ouest est encore utilisée comme habitat. Au nord, même si aucune chronologie absolue n'est possible, l'absence de niveaux de destruction et d'abandon entre les phases de réaménagement des VI^e et XII^e siècles, permet de supposer ici aussi une occupation sans véritable solution de continuité.

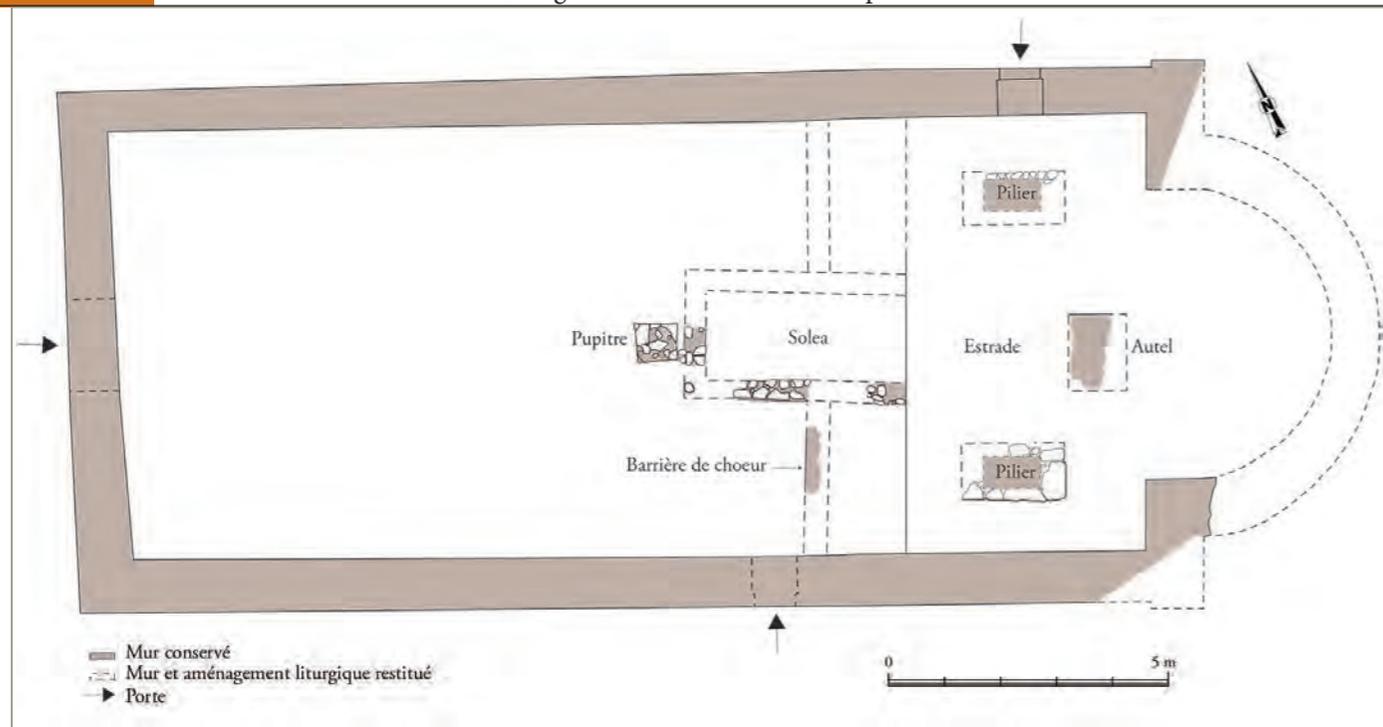
Sagone reste donc, durant ces siècles du premier Moyen Âge, un lieu de vie et point de référence dans l'espace de la microrégion en raison de son statut de centre religieux, même si celui-ci a été rabaissé. Quant à la plaine côtière toute proche, elle n'a pas perdu de son intérêt, bien au contraire. Les apports sédimentaires qui s'accumulent depuis plusieurs siècles, finissent par combler et faire disparaître complètement la zone palustre ou lagunaire, offrant peut-être ainsi de nouvelles terres à la culture. Le mouillage, enfin, reste lui aussi actif même si les conditions d'accostage connaissent elles aussi des bouleversements en raison des évolutions de l'environnement. Les échanges avec l'extérieur de l'île sont encore documentés, mais de manière bien plus discrète que par le passé. De petites amphores contenant probablement du vin, sont encore importées d'Afrique du Nord et de Méditerranée orientale durant tout le VII^e siècle, voire peut-être plus tard encore. Durant les deux siècles suivants, ce sont de grosses cruches à décor peint en brun-rouge que l'on fait venir d'Italie. Comme les amphores précédentes, elles permettent peut-être le commerce du vin.

Elles sont accompagnées de vases en pierre ollaire fabriqués dans le nord de la péninsule italienne.

Mais la découverte la plus intéressante a été faite dans la vallée limitrophe de la Liscia, à quelques kilomètres seulement de Sagone. Il s'agit de deux monnaies en or frappées en Toscane entre la fin du VIII^e et le début du IX^e siècle.

À fort pouvoir libérateur, elles servaient essentiellement à assurer les transactions commerciales locales et régionales. Leur présence ici, comme celle des vases destinés au transport de denrées alimentaires et de quelques autres objets métalliques dont ce décor de ceinture en bronze provenant de la vallée du Pô, sont révélateurs d'une durabilité des échanges avec l'extérieur et en particulier avec la Toscane. Durabilité qui pourrait résulter de l'acquisition d'importants patrimoines fonciers par l'aristocratie lombarde et par de grandes abbayes de Lucques et de Pise.

Le fonctionnement de ces grands domaines des VIII^e-X^e siècles est fortement centralisé et les surplus de la production agricole sont d'ordinaire transférés vers le chef-lieu du complexe domanial afin de couvrir ses besoins propres, mais aussi dans le but d'alimenter les marchés et les circuits commerciaux raccordés aux centres urbains. Au sein de ce nouveau système économique, le clergé insulaire, lié aux grandes familles lombardes, peut être un relais essentiel, un intermédiaire du pouvoir. Quant aux ports et aux mouillages, comme celui de Sagone, ils ont pu jouer le rôle de point de rupture de charge dans les réseaux d'acheminement des denrées vers la Terre ferme, voire de places de transit permettant un rassemblement des produits avant leur exportation.

■ Plan de la cathédrale du XII^e siècle.

■ Mur nord de la cathédrale.

■ Mur sud de la cathédrale.



6 - LA RECONSTRUCTION

La réactivation de l'évêché

En 1091 le pape Urbain II confie la gestion de la Corse à l'évêque de Pise Daiberto, puis le nomme archevêque l'année suivante. S'ensuit une réforme en profondeur de l'Église de Corse qui se concrétise avant tout par la réactivation des anciens diocèses. Celui de Sagone réapparaît dans la documentation écrite entre 1121 et 1123 à l'occasion de la consécration de son représentant à Pise, mais peut-être est-il déjà actif dès la dernière décennie du XI^e siècle. Cette réactivation conduit à la reconstruction de ses édifices de culte et à la mise en place d'un nouveau territoire sous le contrôle de l'évêque.

La reconstruction de l'église

Ce n'est que vers le milieu du XII^e siècle, dans tous les cas après 1139 comme l'indique la découverte dans ses fondations d'une monnaie génoise, qu'une nouvelle cathédrale est érigée à Sagone. Implantée sur les arases de la première église, elle en adopte le plan, l'orientation et les proportions. Sa construction se déroule en trois phases.

Dans un premier temps est érigée l'abside, détruite aujourd'hui mais probablement semi-circulaire, ainsi que le départ oriental de la nef. Cette situation devait déjà permettre la célébration des cérémonies dans l'attente de l'édification du reste de l'édifice.

Les premières assises des murs de la partie occidentale sont ensuite posées. Elles dessinent le plan de la nef unique de 20 x 9,3 m hors tout. Les artisans qui interviennent en ce début de chantier mettent en œuvre des parements exclusivement en pierre de taille, un granite à gros grains de couleur rosé prélevé dans des carrières proches. Le décor semble être complètement absent et l'animation murale limitée à une haute plinthe et à de larges pilastres dans les angles orientaux. Ces caractéristiques rappellent celles de quelques édifices contemporains de l'île d'Elbe, du sud-ouest de la Corse et du nord-est de la Sardaigne.

Tous pourraient être érigés par quelques équipes itinérantes véhiculant, durant la seconde moitié du XII^e siècle, un même schéma élaboré dans la proche région de Pise.

Durant une troisième et dernière phase, la pierre est remplacée par la brique pour la construction des parties hautes de la nef qui sera couverte d'une charpente laissée apparente. L'usage de ce matériau est en Corse très limité. Outre à Sagone, on le trouve à Mariana où il est utilisé à la fin du chantier de construction de la cathédrale et du palais épiscopal, mais aussi en Sardaigne, à San Nicola di Quirra près de Cagliari ou à San Gavino di Lorzia près de Sassari par exemple. Peut-être le choix de la brique est-il lié à des impératifs économiques ou de temps. L'argent pour l'approvisionnement du chantier en pierre de taille a pu manquer, à moins que l'on ait jugé nécessaire de terminer la construction dans les plus brefs délais.

Dans le chœur, les aménagements liturgiques du premier Moyen Âge sont partiellement réutilisés. L'estrader est pourvue d'un nouveau sol surélevé d'environ 55 cm et constitué d'une couche d'argile cuite *in situ*. D'un peu plus de 4 m de profondeur, elle est élargie et occupe désormais toute la largeur de la nef. L'autel est complètement reconstruit à l'emplacement du précédent, c'est-à-dire sur l'estrader un peu en avant de la corde de l'abside. Il s'agit d'un massif de maçonnerie de plan quadrangulaire d'environ 1,29 m de longueur conservé sur 67 cm de largeur.

De part et d'autre sont aménagés de petites chapelles latérales, très probablement voûtées d'arêtes, mais dont il ne reste plus que la base des piliers au sud et au nord. D'environ 1,70 par 2,50 m, ces espaces devaient abriter des autels secondaires. Ce type d'aménagement est apparu dans la cathédrale de Mariana au début du XII^e siècle et s'est rapidement diffusé dans l'ensemble de l'île. On le retrouve au moins dans deux églises placées sous l'autorité de l'évêque de Sagone : San Giovanni Battista de Cinarca et San Giovanni Battista de Cruzini.



■ Tympan de la porte nord couvert d'un enduit sur lequel est dessiné le bras d'un personnage et une roue.

À l'ouest de l'estrade un muret en blocs de granite taillés, semblables à ceux utilisés pour la construction des murs, vient fermer l'espace réservé au clergé. En son centre, une ouverture est réservée afin d'accéder à la *solea* paléochrétienne qui est conservée dans son état primitif. À l'extrémité occidentale de celle-ci est aménagée une nouvelle structure maçonnée de plan rectangulaire de 75 cm de côté, couverte d'un enduit de chaux blanc, que sa position et ses dimensions invitent à interpréter comme un pupitre.

Cet édifice est bien modeste comparé aux autres cathédrales de l'île, particulièrement celles de Mariana, Nebbio et Aleria, mais aussi à certaines églises secondaires comme San Parteo de Mariana.

De même, ses murs lisses contrastent fortement avec l'exubérance du décor architectural d'édifices contemporains de moindre importance comme l'église d'Aregno ou San Michele de Murato, voire la piève San Giovanni Battista de Cinarca qui pourtant lui était subordonnée.

■ Base du pupitre installé à l'extrémité de la *solea*.



■ Détail du sol du *presbyterium* médiéval en argile cuite *in situ*.

Au total, la construction de la cathédrale de Sagone, plus d'un demi siècle après la réactivation de l'évêché, n'aura donc nécessité qu'un investissement limité, sans doute révélateur à la fois de la faiblesse des revenus de l'évêque, mais aussi de l'intérêt accordé aux églises secondaires qui constituent alors l'ossature de l'Église de Corse. Plus que de simples relais entre la cathédrale et les fidèles,

elles sont les véritables outils de la pastorale et de l'encadrement de la communauté chrétienne. Ainsi s'opposent un siège épiscopal, ancré sur les vestiges du passé, tourné vers une Église primitive idéalisée, désormais à l'écart du réseau d'habitats, et des édifices de culte érigés *ex novo* au plus près de la population rurale et au cœur des nouveaux enjeux de pouvoir.

La reconstruction du baptistère

C'est peut-être aussi à la même époque que le baptistère est reconstruit sur les arases du précédent. De plan cruciforme, il est constitué d'un quadrilatère central d'environ 6 m de côté sur lequel se greffent quatre absides à fond plat dont l'ouverture varie de 1,8 à 2 m et la profondeur de 1,25 à 1,8 m.

L'édifice totalise ainsi une superficie intérieure de près de 31 m². Il possède une porte au nord et peut-être une à l'ouest, mais l'existence de cette dernière n'est pas assurée. Son sol est formé d'une couche d'argile cuite *in situ*, comme celui du chœur de l'église.



■ Plan du baptistère, état 1 et 2.

■ Le baptistère vu du sud-ouest.



■ La cuve baptismale.

La cuve baptismale du baptistère antérieur est réutilisée. De fait, elle n'est pas située exactement au centre de l'édifice mais légèrement décalée vers l'ouest. Toutefois, sa partie sud paraît avoir été entièrement reconstruite avec des matériaux identiques. Son plan reste très irrégulier mais la paroi est désormais plus fine, sauf au sud où l'ajout d'une sorte de gradin porte son épaisseur à 60 cm. L'intérieur est de plan octogonal irrégulier avec un diamètre maximal de 92 cm et une profondeur de 45 cm.

Un muret d'orientation nord-sud, au centre duquel est réservé un large passage, isole la partie orientale surélevée d'environ 10 cm et dallée de pierres.

Une fosse oblongue, située à peu près dans l'axe de cet espace, peut être mise en relation avec la base de pierre conservée près de l'angle sud-est de l'abside orientale. Elles étaient peut-être destinées à encastrier et maintenir en place un élément en matériau périssable. Il pourrait s'agir d'un siège ou plus probablement d'une

table compte tenu de la présence durant la phase précédente de ce type de structure exactement au même endroit.

Dans un second temps l'espace intérieur fait l'objet d'une réorganisation partielle. Les absides sud et ouest sont bouchées par la construction de murs et des larges banquettes de pierre sont ensuite appuyées à l'intérieur et sur toute la longueur des façades sud, ouest et nord-ouest. Même si son plan est relativement élaboré et ses proportions importantes, il s'agit d'une construction de facture peu soignée réalisée certainement avec des moyens très limités : les pierres sont prélevées localement, probablement sur l'édifice antérieur, et non retouchées. Le liant argileux provient des très proches terrasses du fleuve et les aménagements sont très rustiques.

Quant à l'absence de fondation, elle témoigne bien du peu de soin apporté à la construction. On ne peut dans ces conditions que restituer une élévation de faible hauteur ainsi qu'une couverture charpentée, y compris sur l'espace central.



■ Sépulture médiévale en fosse.

Le cimetière médiéval

L'utilisation du cimetière situé autour de l'église et du baptistère devient plus importante et sans doute plus régulière entre la fin du X^e ou le début du XI^e siècle et les premières décennies du XIII^e siècle. Il a été reconnu sur une superficie de plus de 350 m² mais semble se poursuivre au-delà des limites de la fouille, notamment vers l'ouest.

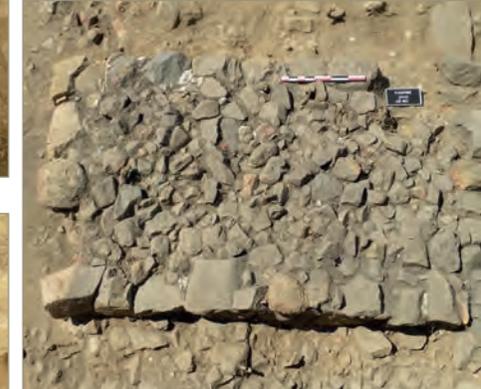
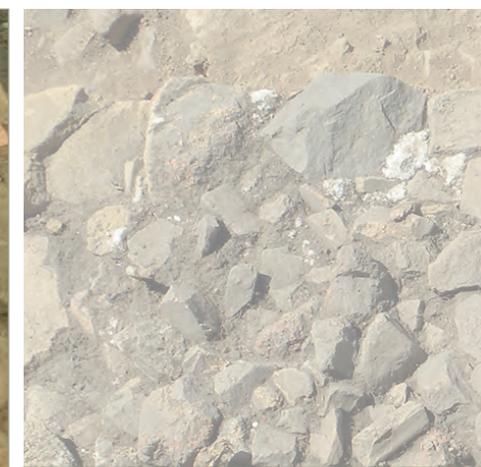
Environ soixante tombes sont à rattacher à cette phase. Elles se répartissent inégalement sur toute la zone explorée avec une plus forte densité aux abords immédiats de l'église, notamment près de son flanc sud où ont été rencontrés jusqu'à trois niveaux de sépultures superposées. Elles sont plus rares et plus espacées au nord et dans les zones périphériques.

L'organisation générale paraît guidé en premier lieu par les édifices de culte bien sûr, mais aussi par les vestiges de l'occupation antérieure, dont quelques-uns étaient encore conservés en élévation au moins sur quelques assises.

La plupart des tombes devaient être bien visibles en raison de l'affleurement au sol de leurs dalles de couverture en granite ou de la présence de dispositifs de signalisation qui pouvaient prendre la forme d'une simple pierre oblongue plantée à l'une des extrémités, ou encore d'un massif de pierre de 50 cm de hauteur maximum couvrant l'ensemble de la tombe. Des croix en bois existaient probablement, mais aucune trace n'en a été conservée.



■ Sépulture médiévale en coffre de pierre avec sa couverture (a) et une fois ouverte (b).



■ Massif de pierre rectangulaire indiquant la présence d'une tombe.



■ Dépôt de coquillages et d'esquilles d'ossements d'animaux associés à une sépulture médiévale

La présence de coquillages, principalement de patelles et de bigorneaux, regroupés sur ou à proximité des tombes, souvent associés à des restes de petits foyers, laisse penser que l'on pratiquait des repas funéraires symboliques afin de commémorer le défunt au moment de la mise en terre et de manière régulière lors des anniversaires de la mort.

■ Tombe en fosse. Une boucle en alliage cuivreux est posée sur le côté droit du bassin de l'individu. Sa présence permet de restituer une ceinture.



Deux types de tombes ont été reconnus. Les plus simples sont de fosses creusées à même la terre. Elles peuvent être dans certains cas délimitées par quelques cailloux ou fragments de tuiles. Les plus sophistiquées sont des coffres constitués de pierres, généralement choisies pour leur forme régulière, posées sur chant contre les parois d'une fosse de plan rectangulaire ou ovale et couverts de gros blocs ou de larges écailles de granite.

Quant aux défunts, majoritairement des adultes des deux sexes, ils sont invariablement déposés sur le dos, la tête à l'ouest et les jambes tendues ou légèrement fléchies. Les bras peuvent être disposés le long du corps ou repliés sur l'abdomen ou le thorax. Certains sont enveloppés dans un linceul alors que d'autres sont habillés comme le laisse imaginer la présence de quelques boucles de ceinture en métal. Ces tombes sont assez fréquemment réutilisées. Dans ce cas les ossements du corps précédent sont retirés ou on procède à une réduction, c'est-à-dire à un regroupement des os que l'on dispose à l'une des extrémités de la fosse ou sur sa couverture.



■ Réduction partielle. Seule la partie centrale du corps a été laissée en place dans un caisson en pierre. La tête et les parties basses des jambes ont été déplacées.

Le diocèse de Sagone

La réactivation des cinq diocèses à la fin du XI^e siècle ou au début du suivant implique un redécoupage de l'espace insulaire unifié depuis près de 400 ans. Dès ce moment, ces circonscriptions religieuses constituent de véritables territoires dotés de limites.

Celui de Sagone s'étend au nord au moins jusqu'à Calvi. Au sud, il faut rechercher sa limite entre son siège épiscopal et celui d'Ajaccio, distant de 30 km. La ligne de partage des eaux au sud de la vallée de la Liscia, dont les sommets sont ponctués d'édifices de culte (Sant'Eliseo, San Sisto, peut-être Sant'Agnelu), pouvait déjà séparer les deux évêchés au XII^e siècle comme ce sera le cas à la fin du Moyen Âge. Vers l'est, le possible hôpital San Leonardo de Corte peut marquer les confins avec le diocèse d'Aleria en doublant la frontière naturelle que constitue le massif du Monte Rotondo.

Ainsi dessiné, l'évêché peut atteindre une superficie d'environ 1500 km². Il est divisé en pièves, c'est-à-dire en circonscriptions organisées autour d'une église principale, également désignée par le terme *piève*.

■ Réduction. Les ossements d'un premier individu ont été placés sur la couverture de la sépulture en coffre de pierre après l'inhumation d'un second.



Cette église est le relais de la cathédrale et détient à ce titre un certain nombre de prérogatives, principalement celles de célébrer les baptêmes et de prélever la dîme. Il est possible également que les desservants exercent un contrôle des funérailles. Leur nombre initial est difficile à déterminer ; à la fin du Moyen Âge on en dénombre entre 13 et 20, mais plusieurs ont pu être créées ou supprimées entre les années 1100 et 1500.

Quoi qu'il en soit, on recense sur l'ensemble de ce territoire 32 églises secondaires et chapelles du XII^e siècle, ce qui fait de Sagone le diocèse de Corse où la densité d'édifices de culte est la plus faible de Corse après celui d'Ajaccio.

7 - L'ABANDON DE LA CATHÉDRALE ET LE TRANSFERT DU SIÈGE ÉPISCOPAL

Des évêques de Sagone à Vico et à Calvi

La cathédrale semble désaffectée, ou du moins ne plus être utilisée fréquemment, dès les premières décennies du XIII^e siècle. Non seulement le mobilier caractéristique des années 1200 est absent, mais les sépultures les plus récentes datées par le radiocarbone – hormis les rares du XV^e siècle – ne sont pas postérieures à 1220.

En 1272, l'évêque est d'ailleurs dans le bourg de Vico situé en amont de la vallée, à 12 km de Sagone. Durant les années qui suivent il est mentionné à plusieurs reprises dans l'agglomération fortifiée de Calvi, à plus de 100 km de son siège épiscopal.

En septembre 1352 par exemple, il est dans la maison de feu Juliani de Calvi, « dans laquelle habite le dit seigneur évêque ».

Quatre mois plus tard, le 14 janvier 1353, il est toujours à Calvi, mais cette fois l'acte est passé « dans le palais de l'évêque ». Le prélat y a donc fait construire une résidence mais on le trouve encore assez fréquemment à Vico où il rédige et signe plusieurs documents durant les années suivantes.

Cependant, bien que plusieurs églises soient associées aux deux bourgs, l'édifice de référence du diocèse reste toujours la cathédrale Sant'Appiano de Sagone.

Habiter la cathédrale

Pourtant, il ne fait pas de doute que cette cathédrale ne sert plus au culte au moins dès la fin du XIV^e siècle ou le tout début du XV^e siècle. À ce moment, la nef est cloisonnée et on aménage des foyers à même le sol. Une puissante couche de détrit, de 50 cm d'épaisseur, couvre toute la partie orientale de l'édifice. Ces éléments indiquent que l'église est alors utilisée comme habitation. Mais cette occupation, dont on ne peut dire si elle a été continue

ou saisonnière, régulière ou occasionnelle, est dans tous les cas de courte durée et ne dépasse pas le milieu du XV^e siècle.

Le mobilier découvert dans les niveaux de rejets domestiques, à l'intérieur de l'église comme à l'extérieur sur son flanc sud, donne en revanche quelques indications sur les occupants. La céramique fine d'importation y est abondante, alors que celle de production locale est rare. Y sont associées des monnaies étrangères, françaises et aragonaises pourtant rares dans l'île, mais aussi génoises et florentines, ainsi qu'un nombre élevé de fers-à-cheval (18).

Deux objets sortent du lot en raison de leur caractère exceptionnel : un fer de lance de grande dimension et surtout un anneau doré coulé et martelé dont le chaton est décoré d'un griffon.

Cet assemblage indique que les occupants de l'église ne sont pas de pauvres paysans et encore moins de simples vagabonds, mais peut-être des marchands étrangers dont on sait par la documentation écrite qu'ils fréquentaient régulièrement la microrégion, ou plus probablement encore des soldats de passage. Peut-être faut-il associer à cette occupation bien singulière deux inhumations installées au même moment à l'extérieur de l'église.

Le déplacement du siège épiscopal

Dans son *Dialogo nominato Corsica*, rédigé entre 1526 et 1530, Mgr Agostino Giustiniani indique que la cathédrale est ruinée, mais aussi qu'un évêque a commencé à faire bâtir une église pour la remplacer dans le village de Vico. Ces travaux ont peut-être été engagés par Lorenzo Pippi, qui a officié entre 1493 et 1509, mais ils ne seront terminés qu'après 1572. Entre temps, le pape Pie V a accepté que le siège épiscopal y soit transféré.

Naturellement, saint Appien est dès ce moment vénéré à Vico, dans une chapelle également dédiée à saint Nicolas et peut-être



■ Fouille des niveaux d'occupation de la cathédrale de la fin du Moyen Âge.

associée au palais épiscopal. Mais cette nouvelle situation n'est que temporaire, puisque le 18 août 1625 un décret d'Urbain VIII autorise un nouveau déplacement, annoncé comme provisoire, cette fois dans la ville fortifiée de Calvi.

Les raisons de l'abandon de Sagone et du double transfert du siège épiscopal à Vico puis à Calvi ne sont pas précisément connues. Le compte rendu de la visite apostolique de Mgr Giovanni Battista Spinola, le 11 juin 1686, indique que « l'on ignore la cause de sa destruction [de Sagone] mais les habitants du voisinage supposent qu'elle est due à l'insalubrité de l'air et aux incursions des pirates ».

Bien sûr, on ne peut écarter les causes sanitaires, avec la possible propagation de la malaria à l'aube des temps modernes, en raison notamment de la réapparition dès le XV^e siècle d'une vaste étendue d'eau qui s'étire sur toute la largeur de la plaine, en arrière des cordons dunaires qui la sépare de la mer.

■ Quartier de porc abandonné sur le sol la maison aménagée à l'intérieur de la cathédrale.



La sécurité peut également être un enjeu important ; on sait par exemple que le village d'Aleria est attaqué en 1253 par des pirates qui ont pillé et détruit les maisons. Pourtant, c'est sans doute bien plus le désir des évêques de quitter ce lieu excentré qui n'a jamais réussi à rassembler la population et de se rapprocher des bourgs peuplés et dynamiques qui doit surtout retenir l'attention.

Si le premier déplacement se fait au bénéfice de Vico, c'est peut-être simplement parce qu'il s'agit du gros village le plus proche.

Mais l'importance de Calvi, chef-lieu de province et siège temporaire du gouverneur de l'île, incite les prélats à quitter le bourg de l'intérieur des terres décrit comme un village « misérable, complètement dépourvu de tout ce qui est nécessaire à la vie ».

La reconstruction partielle de 1728

Après avoir constaté l'état de délabrement des églises de son diocèse qui « ressemblent fort peu à des lieux de culte », l'évêque Pier Maria Giustiniani décide de bâtir un nouvel édifice sur les ruines de l'ancienne cathédrale. Il mandate des experts afin qu'ils produisent un état des lieux circonstancié. Le 15 juillet 1728, après avoir pris connaissance du rapport de ces spécialistes, l'évêque demande au maître maçon Bernardino Pardino, originaire de la ville de Lucques, d'entreprendre les travaux qui devront être terminés au printemps de l'année suivante. Il sera payé pour cela 1200 livres. La chapelle mesurera 30 emfans de long et 20 de large, soit environ 7,5 x 5 m.

On utilisera les deux murs anciens conservés en élévation construits en « pierres carrées », c'est-à-dire en pierres de taille ; les autres seront maçonnés au mortier chaux.

Le 7 septembre de la même année le prélat se rend sur place en compagnie de l'archiprêtre et d'autres membres du chapitre. Après avoir revêtu la soutane, l'étole et la mitre, il pose la première pierre de l'église en se conformant aux rites décrits dans le Pontifical Romain. Installé sur son siège liturgique mobile, le faldistoire, il consacre ensuite l'église en l'honneur de sainte Marie, saint Appien et saint Benoît et termine la cérémonie en récitant le *De Profundis* pour tous les morts qui ont été ensevelis ici.

Les vestiges de cette chapelle sont aujourd'hui encore conservés sur toute leur élévation. Comme cela est demandé dans le contrat conclu entre l'évêque et le maître maçon, les murs gouttereaux nord et sud de l'église romane sont réutilisés et partiellement restaurés, notamment au niveau des angles et de la porte nord, alors que pour fermer l'espace deux nouveaux murs, constitués presque

■ La chapelle du XVIII^e siècle.



■ Le mur nord de la chapelle du XVIII^e siècle.



■ Le mur sud de la chapelle du XVIII^e siècle.

exclusivement de pierres de remploi prélevés dans les ruines de l'édifice du XII^e siècle, sont érigés à l'ouest et à l'est. Ce dernier prend appui sur l'épaulement oriental en mauvais état de l'église antérieure.

Deux statues-menhirs protohistoriques (Sagone II et III), l'une coupée dans le sens de la longueur et l'autre de la largeur à mi-corps, sont placées dans les angles extérieurs, les plus fragiles, que leur forme régulière permettait d'assoir convenablement. La réutilisation de ces statues-menhirs ne semble répondre qu'à une logique purement opportuniste ; elles sont considérées à ce moment comme de simples matériaux de construction, sans doute rien de plus.

Il est possible que le positionnement du mur occidental, qui conditionne la largeur de l'édifice, soit quant à lui guidé par la présence d'une porte dans le mur nord du XII^e siècle dont on a voulu

faire l'entrée principale, parfaitement centrée par rapport à l'axe de la nouvelle chapelle.

La superficie intérieure de cet espace est d'environ 39 m². Sa longueur nord-sud est de 7,60 m et sa largeur est-ouest de 5,10 m ce qui correspond peu ou prou aux dimensions indiquées dans le contrat conclu en 1728. Elle est couverte d'une voûte en berceau à pénétration orientée nord-sud, dont la base est soulignée par une corniche moulurée.

La porte romane, située au centre de la façade nord, conserve ses caractéristiques initiales, mais le jambage ouest est restauré avec la pose d'un fragment de fût de statue-menhir dont il ne reste que la partie latérale sans tête ni base (Sagone IV). Une seconde porte est aménagée dans la paroi occidentale, près de l'angle nord-ouest. Le mur oriental est percé de deux grandes fenêtres à ébrasement extérieur, décalées



■ Sépulture en fosse du XVIII^e siècle installée à l'ouest de la chapelle.

vers le sud, et le mur nord d'une seule baie centrée. Alors que cette dernière est construite en brique et surmontée d'un linteau droit, les deux premières sont couvertes d'un arc en anse de panier constitué de claveaux en remploi, de briques et de simples moellons. On ne sait si ces caractéristiques doivent s'expliquer par une chronologie différente ou par une adaptation du maître maçon aux matériaux de construction disponibles.

Les murs étaient couverts à l'intérieur comme à l'extérieur par un épais enduit de chaux et de terre de couleur ocre. Il n'est que partiellement conservé sur toutes les parois.

Dans la partie sud de la pièce, à environ 60 cm du mur, est aménagé un autel maçonné constituée de moellons et de blocs de granite taillés en remploi qui englobent la base du pilier de la chapelle latérale du XII^e siècle. Bien que seule une petite partie soit conservée, on peut sans trop de risque d'erreur restituer un massif rectangulaire de près de 2 m par 1,50 m.

Le sol paraît être entièrement couvert de briques liées par de la terre argileuse. Encastré dans ce pavement, un bloc de granite taillé en remploi est probablement le dernier vestige conservé d'une clôture de chœur qui divisait l'espace dans le sens est-ouest en deux parties à peu près égales ; l'une réservée au clergé, l'autre destinée

aux fidèles. Durant une phase suivante de gros blocs taillés, arrachés eux-aussi aux murs de l'église romane, créent une estrade surélevée d'une vingtaine de centimètres autour de l'autel.

Le coût des travaux s'élève à 1200 livres, ce qui représente une somme relativement modeste, même si les revenus du diocèse ne dépassent pas 10 000 livres annuelles à la fin du XVIII^e siècle. L'objectif de l'évêque n'est pas ici de redonner toute sa splendeur à l'ancienne cathédrale. Il ne semble pas manifester un attachement particulier aux origines et aux anciennes coutumes, comme cela était le cas au XII^e siècle, sinon en conservant la titulature de saint Appien.

En édifiant cette chapelle, l'objectif premier pourrait être de réinvestir ce lieu sacré où ont été ensevelis tant de chrétiens. Le choix de réciter le *De Profundis* en clôture de la cérémonie du 7 septembre 1728, pourrait aller dans ce sens. Un siècle et demi plus tard, cette pensée est clairement exprimée par Mgr de la Foata lors de sa visite à Sagone :

« L'Église est une mère, et, comme telle, pourrait-elle, cette mère explorée, abandonner les cendres de ses enfants qui ne sont plus ? Meurtrie et mutilée, elle se penche avec tristesse sur leurs tombeaux, elle couvre leurs restes bénis, elle veille avec douleur sur tant de générations endormies, jusqu'au réveil de la résurrection future ».



■ Médaille du XVIII^e siècle avec saint Ignace de Loyola et saint François-Xavier.

La chapelle retrouve d'ailleurs très rapidement des fonctions funéraires et des sépultures sont installées aussi bien à l'intérieur de l'édifice qu'à l'extérieur, à l'ouest et au nord.

En 1795 le diocèse de Sagone est associé à celui d'Ajaccio où est installé le siège épiscopal. Il est définitivement supprimé six ans plus tard, le 29 novembre 1801.

L'ancienne église est alors attribuée à la fabrique de la cathédrale d'Ajaccio, ce qui conduit rapidement à sa transformation en remise agricole. En 1837 déjà, Antoine-Claude Valery indique que « la sacristie existe encore et sert de retraite et d'abri aux paysans » qui fréquentent ce lieu occasionnellement. Soixante ans plus tard on y entrepose du foin.

En raison de l'infection malarienne, la plaine est en grande partie désertée et les ruines sont désormais isolées dans une campagne désolée et malsaine. Pourtant, « quelques maisons grandes, mais négligées et malpropres » sont construites à partir des années 1850 à l'extrémité orientale de la grande plage de sable, à plus d'un kilomètre de la vieille église et le long de la nouvelle route reliant Ajaccio à Vico.

Un nouveau port commence aussi à être aménagé dans cette partie de la baie et une petite chapelle, dédiée à Sant'Appianu, est construite en 1868.

VISITE DE L'ÉGLISE DE SAGONE PAR MGR PIER MARIA GIUSTINIANI, ÉVÊQUE DE SAGONE, 15 juillet 1728.

Le 15 juillet, à Sagone, à six heures du matin, l'évêque, en compagnie de Oliverio Multedo, archiprêtre de Sagone, de quelques autres chanoines, et de maestro Bernardino, constructeur, demanda que celui-ci dresse les plans d'une nouvelle église consacrée à Sant'Appiano. Il dessina donc une église de trente emfans de long, vingt emfans de large et [haute de] ... on voit encore maintenant des murs ayant appartenu à l'ancienne cathédrale, constitués de pierres carrées, deux desquels, selon le rapport que firent les experts à l'évêque, pourraient être adaptés et utilisés pour la construction de la nouvelle église. Il ordonna que l'on se procure de la chaux dans les quelques jours à venir, et que l'on prenne toutes les dispositions nécessaires afin que la réception de l'ouvrage puisse être prononcée au début du printemps prochain. L'évêque regagna ensuite Vico, et après les vêpres il donna la première tonsure aux frères Giovanni, de Coggia, et Antonio, d'Azilone, de l'ordre des mineurs de l'Observance régulière, comme il est indiqué sur le registre des ordinations, page 17.

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE ET CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE SAGONE PAR MGR PIER MARIA GIUSTINIANI, ÉVÊQUE DE SAGONE, 7 septembre 1728.

Le 7 septembre, l'évêque, qui avait déjà conclu avec maestro Bernardino Pardino, de Lucques, un contrat en vue de la construction d'une église sous l'invocation de Sant'Appiano à l'endroit où se trouvent les ruines de l'ancienne cathédrale de Sagone, pour le prix de mille deux cents livres, et qui voulait poser la première pierre en se conformant aux rites décrits dans le Pontifical Romain, se rendit en ce lieu avec les siens, accompagné par l'archiprêtre et d'autres membres du chapitre, et là, ayant revêtu la soutane, portant l'étole et la mitre, siégeant sur le faldistoire, il se mit à célébrer les cérémonies prescrites par le Pontifical, lesquelles furent achevées en une demi-heure. Le même jour, ensuite, il consacra l'église en l'honneur de [Sainte Marie], Sant'Appiano et Saint Benoît. Il récita le *De Profundis* pour les morts dont quelques ossements avaient été découverts sous le dallage de l'église, puis, comme il se faisait tard, il monta à cheval et regagna Vico.

Tout cela fut accompli dans une durée de cinq heures. Parti le matin à dix heures, l'évêque arriva à l'église à douze heures, et fut de retour à Vico à quinze heures seulement.

Archives départementales de Corse-du-Sud, Ajaccio, 4G47,
Traduction L. Belgodere

EN GUISE DE CONCLUSION



LA VALORISATION DU SITE

Le site archéologique médiéval Sant'Appianu de Sagone fait l'objet d'un programme de fouilles porté depuis 2006 par le Laboratoire d'Archéologie Médiévale et Moderne en Méditerranée. Après neuf années d'études, les chercheurs et la Commune de Vico Sagone, propriétaire du site, ont décidé de s'engager dans un projet de valorisation de ces vestiges archéologiques, désormais inscrits sur la liste supplémentaire des Monuments Historiques.

Le projet propose la mise en place d'une solution nouvelle, complète et efficace, permettant de présenter au public l'ensemble des vestiges immobiliers qui illustrent un pan entier de l'histoire non seulement de la Corse, mais aussi du bassin occidental de la Méditerranée.

La mise en œuvre a duré huit années. Cela peut paraître long, mais dans le cadre d'une opération publique sur un site sensible c'est un temps nécessaire. En effet, entre les recherches de financements, les études diverses, les fouilles préventives, les permis de construire et d'aménager, les marchés publics... le calendrier a tendance à s'allonger comme un élastique. Cependant ce temps n'a pas été perdu puisqu'il a permis de faire murir le projet et d'enrichir la réflexion.

Ce programme se compose de deux volets complémentaires. D'une part l'aménagement d'un parc archéologique d'environ 2 hectares avec un centre d'interprétation, un cheminement de visite accessible aux personnes à mobilité réduite et un théâtre de verdure. D'autre part la mise en place de supports de communication numérique destinés à accompagner la visite du site archéologique et à diffuser l'information auprès d'un très large public.

D'un point de vue architectural, l'idée retenue consiste en la création d'un mur habité, sorte de mur d'enceinte qui forme clôture,

ARCHÉOLOGIQUE

rempart, et finalement seuil d'entrée sur le site. Ce mur vient donner son orientation au site et rétablit le sens d'organisation et de lecture initial. Il est quasiment aveugle, incrusté dans la pente d'où il surgit à la manière des arases de murs présents sur le site. Le reste du site n'est quasiment pas modifié, les cheminements, les gradins, le théâtre de verdure sont intégrés sur le terrain naturel.

Les aménagements sont réalisés en matériaux de réemploi (terre, pierres, tessons de terre cuite ...) utilisés bruts et amalgamés pour former un matériau riche, explicite et contemporain, sorte d'*opus incertum* de pierres, de terre cuite et de béton de site.

Sur la cathédrale aussi les aménagements sont limités. Des parties de mur sont relevées et le cœur est couvert par une toiture redonnant son orientation perdue à la cathédrale. Des éléments structurels métalliques légers restituent leur volume à la nef centrale, à l'abside et au mausolée par simple évocation. Certains restes de murs, comme ceux du baptistère, sont légèrement remontés avec des pierres du site, séparées de l'existant par une feuille de plomb.

Parallèlement à cette mise en valeur, un outil numérique d'aide à la visite est proposé. Les médias numériques interactifs sont certainement aujourd'hui ceux qui proposent le plus de possibilités dans ce domaine en raison du volume d'informations qu'ils peuvent véhiculer et de la diversité des publics qu'ils peuvent toucher. Ils sont en mesure de montrer et de rendre compréhensible par tous ce qui se voit mais également ce qui n'existe plus, grâce à une technologie de réalité augmentée. L'objectif est donc de proposer aux visiteurs un procédé numérique de valorisation et d'interprétation du site en utilisant des supports mobiles tels que smartphones et tablettes qui offrent une visite complète, à la fois ludique et pédagogique.

La valorisation des vestiges archéologiques est considérée par tous aujourd'hui comme un atout pour l'accroissement de la notoriété, de l'attractivité et la reconnaissance d'un territoire. La mise en valeur du site Sant'Appianu de Sagone contribue ainsi au développement de la microrégion en mettant un centre d'intérêt patrimonial et culturel unique à la disposition de tous les publics tout au long de l'année. Enjeu social et culturel, l'aménagement de ce site répond à une très forte demande, aussi bien de la population locale, des enseignants du primaire et du secondaire, que des professionnels du tourisme.

Il s'inscrit dans une volonté régionale forte, réaffirmée à plusieurs reprises par l'Assemblée de Corse et les services de l'État. En effet, la protection et la gestion de notre patrimoine constitue un atout majeur de l'identité et de la cohésion du territoire, mais également un pilier de son équilibre économique.

L'objectif du programme est de permettre à un très large public de découvrir la richesse des vestiges et de proposer aux visiteurs une réflexion sur l'histoire du site et des populations qui l'ont habité. Cette réflexion permet de nourrir l'imaginaire et ainsi d'envisager autrement l'avenir de la vallée.

GLOSSAIRE

Abside

Construction en hémicycle, polygonale ou quadrangulaire.

Baptistère

Édifice chrétien destiné spécifiquement à l'administration du baptême.

Basilique

Édifice civil à fonction judiciaire ou économique et édifice chrétien destiné à la célébration du culte.

Bâtière

Tombe sous tuiles (tegulae) de section triangulaire.

Béton de tuileau

Béton constitué de chaux, de sable ou de gravier et de terre cuite concassée.

Cathédrale

Église principale du diocèse, où se trouve le siège de l'évêque.

Diocèse

Espace, puis territoire, placé sous le contrôle de l'évêque.

Évêché

Espace, puis territoire, placé sous le contrôle de l'évêque (= diocèse), mais aussi siège épiscopal, lieu où se trouve la cathédrale et à partir duquel l'évêque administre.

Faldistoire

Siège liturgique mobile utilisé par les évêques en l'absence de trône.

Formae

Tombe maçonnée.

Nef

Espace d'une église où prennent place les fidèles.

Presbyterium

Espace réservé au clergé.

Solea

Couloir de circulation sur-élevé avançant dans la nef depuis le *presbyterium*.

Tegula

Tuile plate à deux rebords perpendiculaires.

Tegula mammata

Briques munie sur l'une de ses grandes faces de plusieurs protubérances. Posé contre une paroi et clouée, elle est destinée à créer une double paroi permettant la circulation de l'air chaud.

Thermes

Bains disposant d'un système de chauffe de l'eau et de l'air.

Timbre

Marque en creux et/ou en relief imprimée par pression avant cuisson sur un objet en argile.

Tubulus

Conduit de terre cuite destiné à la circulation de l'air chaud.



ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

■ Arrighi J.-L., Beretti F. (dir.), *Vico-Sagone. Regards sur une terre et des Hommes*, Ajaccio, 2016.

■ Cesari J., Istria D., Leandri F., *Les statues-menhirs de Sagone*, dans : *Six millénaires en Centre Ouest Corse*, actes du 11e colloque du LRA, 15-17 novembre 2013, Ajaccio, [Patrimoine d'une île, 5], 2016, p. 13-24.

■ Coroneo R., *Chiese romaniche della Corsica*, Cagliari, 2006.

■ Ghilardi M., Istria D., Curras A. et al., *Occupation humaine et mobilité des paysages dans la basse vallée du Sagone (Corse, France) entre l'Âge du Bronze et l'époque romaine*, dans : Ghilardi M. (dir.), *Géoarchéologie des îles de Méditerranée*, Paris, 2016, p.215-227.

■ Ghilardi M., *Lagunes et marais littoraux de Corse, de la Préhistoire à nos jours. Histoire environnementale et interactions avec les sociétés humaines : pour une approche géoarchéologique des paysages du passé*, [Orma. La Corse archéologique, 5], 2020.

■ Istria D., avec la coll. de Françoise J. et Pellegrino E., *Les deux baptistères du groupe épiscopal de Sagone (Corse-du-Sud)*, *Gallia*, 69-2, 2012, p.195-208.

■ Istria D. Étude architecturale de la cathédrale médiévale Sant'Appianu de Sagone, *Archeologia dell'Architettura*, XIV-2009, 2011, p. 63-74.

■ Istria D., La basilique Saint-Appien de Sagone (Vico, Corse-du-Sud) : nouvelles données et nouvelles interprétations, *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, 133-1, 2021, p. 121-130.

■ Istria D., Le mausolée de Sagone (Vico, Corse-du-Sud), *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, 134-1, 2022, p.1-20.

■ Moracchini-Mazel G., *Les églises romanes de Corse*, Paris, 1967.

■ Pellegrino E., La Corse sur les grandes routes du commerce maritime de la Méditerranée occidentale durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge à partir des céramiques, *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 748-749, 2014, vol. 2, p.71-84.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	07		
1 - AVANT SAGONE.....	10		
Un espace sacré de l'Âge du Bronze final			
Une ouverture sur la Corse de l'intérieur et sur la Méditerranée			
2 - L'AGGLOMÉRATION DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE.....	14		
Le bâtiment d'accueil du quartier nord			
Les bains			
Le quartier sud : lieu de vie, structures de production et espaces de stockage			
La nécropole			
3 - SAGONE À LAUBE DU MOYEN ÂGE.....	24		
La première basilique chrétienne			
Le mausolée			
La dédicace à saint Appien			
Les aménagements nouveaux autour de la basilique			
4 - SAGONE SIÈGE ÉPISCOPAL	36		
L'évolution du statut de Sagone			
La construction du baptistère			
La transformation des édifices annexes			
		5 - SAGONE RABAISSÉ AU RANG DE CENTRE RELIGIEUX SECONDAIRE...	42
		6 - LA RECONSTRUCTION.....	45
		La réactivation de l'évêché	
		La reconstruction de l'église	
		La reconstruction du baptistère	
		Le cimetière médiéval	
		Le diocèse de Sagone	
		7- ABANDON DE LA CATHÉDRALE ET TRANSFERT DU SIÈGE ÉPISCOPAL	54
		Des évêques de Sagone à Vico et à Calvi	
		Habiter la cathédrale	
		Le déplacement du siège épiscopal	
		La reconstruction partielle de 1728	
		CONCLUSION	60
		GLOSSAIRE	63
		BIBLIOGRAPHIE	65

DANS LA MÊME COLLECTION

■ ORMA N°1

AJACCIO, le groupe épiscopal

■ ORMA N°2

CUCIURPULA, un village protohistorique en Alta Rocca

■ ORMA N°3

LE ROSTINO, formes et dynamiques d'une société paysanne
des XIV^e et XV^e siècles

■ ORMA N°4

KURSIKE, trafics tyrrhéniens dans l'âge du Fer corse

■ ORMA N°5

LAGUNES ET MARAIS LITTORAUX DE CORSE,
de la préhistoire à nos jours

■ ORMA N°6

MONTI BARBATU ET L'ÂGE DU BRONZE MOYEN
dans le Taravu et le Valincu







Depuis le début des années 1960, le site Sant'Appianu de Sagone a fait l'objet de recherches archéologiques programmées et préventives.

Ces études permettent aujourd'hui d'avoir une vision globale de son histoire, depuis l'espace sacré protohistorique, avec ses statues-menhirs, jusqu'au développement de la station balnéaire dans le courant du XX^e siècle, en passant par l'établissement romain, le siège épiscopal médiéval et la petite chapelle du XVIII^e siècle. Les résultats conduisent à repenser la place de Sagone dans la microrégion, mais aussi à l'échelle de l'île tout entière et plus largement à celle de la Méditerranée occidentale.

Ce livre, destiné à tous les publics, présente les principaux résultats de cette longue étude. Il a été pensé comme un support à la visite du parc archéologique et du centre d'interprétation qui y est associé.



ISBN 978-2-9549323-7-8

ORMA